LE

MOBILIER FRANÇAIS

EN RUSSIE

MEUBLES DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

ET DU COMMENCEMENT DU XIXe

CONSERVÉS DANS LES PALAIS ET LES MUSÉES IMPÉRIAUX
ET DANS LES COLLECTIONS PRIVÉES

INTRODUCTION HISTORIQUE ET NOTICES DESCRIPTIVES

PAR

DENIS ROCHE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
DES BEAUX-ARTS DE SAINT-PÉTERSBOURG



ÉMILE LÉVY, ÉDITEUR

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS

13, RUE LAFAYETTE, 13

PARIS

LIVRAISON I^e

TABLE DES PLANCHES

TOME I

(1) Un reste d'estampille trouvé sur ce meuble : P. A. FOU... permet probablement de l'attribuer à Pierre-Antoine Foullet, reçu maître en 1756 et qui déposa son bilan en 1769.

(1) C'est par erreur qu'il a été gravé sur la planche et imprimé au bas de la notice *Pavlosk*, au lieu de Pavlovsk.

LE

MOBILIER FRANÇAIS

EN RUSSIE

LE MOBILIER FRANÇAIS EN RUSSIE

MEUBLES DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES ET DU COMMENCEMENT DU XIXe

CONSERVÉS DANS LES PALAIS ET LES MUSÉES IMPÉRIAUX
ET DANS LES COLLECTIONS PRIVÉES

INTRODUCTION HISTORIQUE ET NOTICES DESCRIPTIVES

PAR

DENIS ROCHE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
DES BEAUX-ARTS DE SAINT-PÉTERSBOURG



ÉMILE LÉVY, ÉDITEUR
LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS
13, RUE LAFAYETTE, 13
PARIS

EN SOUSCRIPTION

A LA LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS, 13, RUE LAFAYETTE, PARIS

LE
MOBILIER FRANÇAIS
EN RUSSIE

MEUBLES DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES
ET DU COMMENCEMENT DU XIXe

PAR

DENIS ROCHE



Les meubles français conservés dans les Musées de Russie ou éparpillés dans les collections russes sont en général peu connus et restent d'un abord moins facile que ceux de nos Musées de France et des Musées circonvoisins. Il nous a donc paru souhaitable de les faire connaître aux amateurs, aux artistes et aux artisans et de leur réserver une place dans la série de nos ouvrages consacrés à l'histoire du mobilier aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Les Russes dès qu'ils commencèrent à tourner les yeux vers l'Europe, cédant à l'entraînement général, eurent vite une préférence pour le mobilier français. Pierre le Grand, devenu sur la fin de sa vie moins enthousiaste qu'il l'avait été de ses maisons hollandaises, dut, de toute nécessité, avoir des meubles français dans son palais de Péterhof bâti par Leblond et lambrissé par Nicolas Pineau.

Sous le règne d'Elisabeth, les plus belles maisons russes furent meublées à la Française. A cette époque notamment, les hommes d'État voulurent à l'envi l'un de l'autre avoir de "grands bureaux à la mode de France". La Chétardie ne sut rien indiquer à Louis XV qui fût plus capable d'agréer à la tsarine qu'un magnifique bureau en forme de secrétaire. A l'exemple impérial, les Vorontzov, les Chouvalov, les Bestoujév, toutes les principales familles commandèrent en France, ou s'y firent commander de somptueux mobiliers. Nos orfèvres, les Germain, les Roettiers exécutèrent, on le sait, pour l'impératrice ou pour sa cour de splendides vaisselles qui se sont pour la plupart conservées intactes jusqu'à nos jours.

Malgré son désir d'implanter en Russie toutes sortes d'arts et de manufactures, Catherine II fit encore passer en France, par l'intermédiaire de Grimm, de notables commandes. Arrivant à Saint-Pétersbourg au moment de la paix avec les Turcs, Roentgen eut à exécuter des travaux importants. On voit à l'Ermitage une partie des meubles qu'il fit pour ce palais : d'autres se trouvent à Pavlosk à côté des présents offerts par Louis XVI et Marie-Antoinette au comte et à la comtesse du Nord.

Sous le règne d'Alexandre I[er], qui garda les traditions de ses parents, Percier et Fontaine dessinèrent pour la Russie plusieurs ameublements. Depuis cette époque, les grands musées qui se sont créés et des particuliers au goût éclairé ont augmenté par leurs achats les collections de leur pays.

Nous étions donc certains de rencontrer en Russie un grand nombre de chefs-d'œuvre, inconnus pour la plupart. La publication que nous entreprenons réalisera un projet russe trop vite abandonné, et formera une œuvre d'ensemble. Une introduction générale résumera l'histoire du mobilier français en Russie et celle des artistes qui y ont directement collaboré. Une table des planches donnera toutes les indications descriptives et historiques désirables sur les objets représentés.

Nous avons confié les soins de ce travail à M. Denis Roche, renseigné sur les collections de Russie et auquel les œuvres de nos décorateurs sont familières.

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

L'ouvrage comprendra deux volumes de format petit in-folio, contenant 100 planches en héliogravure, et une introduction historique: chaque planche sera accompagnée d'une notice.

PRIX DE L'OUVRAGE EN SOUSCRIPTION : **150** FRANCS

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des Manufactures impériales du Japon au prix de **300** francs.

Chacun de ces exemplaires de luxe portera le nom du souscripteur.

Il paraîtra en 4 livraisons contenant chacune 25 planches. La 1[re] livraison a paru le 1[er] Décembre 1912. Les autres livraisons seront publiées en Février, Avril et Juin 1913.

Imp. G. KADAR, Paris.

LE

MOBILIER FRANÇAIS
EN RUSSIE

MEUBLES DES XVII[e] ET XVIII[e] SIÈCLES
ET DU COMMENCEMENT DU XIX[e]

CONSERVÉS DANS LES PALAIS ET LES MUSÉES IMPÉRIAUX
ET DANS LES COLLECTIONS PRIVÉES

INTRODUCTION HISTORIQUE ET NOTICES DESCRIPTIVES

PAR

DENIS ROCHE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
DES BEAUX-ARTS DE SAINT-PÉTERSBOURG

TOME I



ÉMILE LÉVY, ÉDITEUR

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS

2, *RUE DE L'ÉCHELLE*, 2

PARIS

AVANT-PROPOS

Un ouvrage du genre de celui-ci ne peut être achevé sans le concours d'un grand nombre de bonnes volontés. Il ne s'agissait pas en l'espèce de publier les meubles d'un musée ou d'une collection connus, que l'on étudie à loisir, aidé de la masse des articles écrits à leur sujet. Il a fallu aller à la découverte — chose, du reste, très agréable, — et, sur des indications sommaires, voir à Saint-Pétersbourg, à Moscou et aux environs, non pas seulement les grands musées, les palais impériaux et ceux de la famille impériale, mais aussi nombre de résidences des particuliers.

La plupart de ces palais ou de ces résidences sont habités; il a fallu choisir des moments où il fût possible de les visiter et faire photographier les meubles pendant les mois d'été, les seuls durant lesquels les conditions de lumière permettent d'obtenir des clichés convenables. La préparation matérielle de ces albums s'est donc, de ces chefs, échelonnée sur plusieurs années, et il y a, rien que pour cette raison, à rendre hommage à la persévérance de mon éditeur.

La Bienveillance suprême ayant, en sa généralité, rendu partout faciles les autorisations qui m'étaient nécessaires, c'est devant elle, avant tout, que je dois m'incliner et c'est elle que je dois proclamer.

Il faut que l'expression de ma gratitude parvienne ensuite à S. A. I. le grand-duc Constantin Constantinovitch ; ses beaux meubles de Pavlovsk sont une des magnificences de ces recueils et il est à considérer qu'ils forment déjà l'objet d'une splendide édition, faite par les soins de leur auguste possesseur.

J'ai à témoigner ma respectueuse reconnaissance à S. A. Mme la princesse de Saxe-Altenbourg ; sa vive intelligence des choses d'art, son goût éclairé, m'ont fait connaître en un précieux détail ses palais d'Oranienbaum et de Kamennyi-Ostrov.

Tous les hauts fonctionnaires auxquels j'ai eu recours doivent être assurés de ma sincère obligation. Par l'entremise de nos ambassadeurs, et surtout de M. Georges Louis, je dois à M. le ministre de la Cour, au chef de sa chancellerie, M. le général-lieutenant Mossôlov, et à son adjoint, M. le prince S. Gagârine, l'expédition des permis dont j'avais besoin pour faire exécuter des photographies dans les palais impériaux. Les gouverneurs des palais auxquels ils furent présentés mirent tous de l'empressement à les recevoir. A Moscou, j'ai eu à me louer, non moins que je viens de le faire pour Saint-Pétersbourg, de l'accueil particulièrement affable que je rencontrai auprès de M. le prince Odoèvski-Masslov, gouverneur du Kremlin et chef de l'administration de la Cour.

Je prie aussi Madame M. A. Offrossimov et M. le général E. N. Volkov, chef du cabinet de S. M. Impériale, de croire que je garde de leurs bontés un parfait souvenir.

J'ai une très grande obligation à M. le comte D. I. Tolstoï, directeur du Musée de l'Ermitage. Non seulement il m'a renseigné sur les merveilleux objets confiés à ses soins : il m'a introduit avec une inlassable complaisance chez les possesseurs des plus beaux meubles de Pétersbourg et j'ai même eu la bonne fortune de trouver chez lui un des intéressants meubles de nos recueils.

Au reste, à l'Ermitage, que d'obligations n'ai-je pas pour ces seuls livres !... J'en ai à M. E. de Liphard, conservateur en chef du département de la peinture, qui, lui aussi, ne m'a ménagé ni son temps ni son aide ; j'en ai à M. le baron A. de Fœlkersam, le si distingué conservateur de la Galerie des objets précieux, et à M. B. Puljanowski, à qui mes lecteurs seront redevables de plusieurs relevés d'inventaires, entrés dans mes notices.

Au Musée Stieglitz, le conservateur en chef, M. G. I. Kotov, m'a semblablement assisté et informé. Non moins utiles me furent, à Moscou, le directeur du Musée historique, M. le prince N. S. Chtcherbatov, et M. le prince V. D. Golitsyne, directeur du Musée Roumiantsov.

Le fondateur et directeur de cette revue si active, les Starye Gôdy, *M. P. Weiner, m'a rendu des services analogues à ceux déjà énumérés. J'en dirai autant d'un de ses collaborateurs des premières heures, M. V. A. Verechtchaguine, et de mes confrères aimés, MM. Alexandre Troubnikov et Serge Troïnitski.*

Auprès de mes plus anciens amis de Russie, ce n'est pas merveille que j'aie trouvé la dévouée collaboration à laquelle ils m'ont habitué. M'en tenant étroitement à ce qui concerna l'élaboration de ces volumes, je ne ferai qu'inscrire ici les noms de Mlles A. et B. Schneider, les deux aimables artistes, dont l'une dirige aujourd'hui l'école d'art populaire de Saint-Pétersbourg, ceux de Mme N.-V. Treskine et de Mme Limont-Saint-Jean, et ceux de M. I. E. Ostrooûkhov et du baron Rausch von Traubenberg.

La liste des possesseurs de meubles, qui toujours m'ont reçu avec la bonne grâce coutumière en leur pays, serait aussi longue que celle des personnes qui ont mis à ma disposition leur savoir ou leur influence. Leurs noms figurant sur les planches de leur mobilier que j'ai reproduit, je les remercie ici tous ensemble. Je ne puis pourtant pas ne pas me rappeler l'aménité parfaite et l'information si vivante de Mme la comtesse E. Chouvalov, de M. le prince E. Bélosselski-Bélozerski, de M. le général Dournovo et de M. le baron de Schlichting.

Ce que je devais en Russie ne peut pas me rendre oublieux de ce que je dois en France. Je rends grâce à l'obligeance professionnelle de MM. Tausserat et G. Espinas, conservateurs de la section des archives au Ministère des Affaires étrangères à Paris. Le goût éprouvé et l'érudition de MM. Carle Dreyfus et Léon Deshairs, l'un attaché au Musée du Louvre et l'autre conservateur de la Bibliothèque des Arts décoratifs, m'ont guidé dans mon classement et aidé à trancher certaines difficultés. Qu'ils en soient sincèrement remerciés, eux, et tous!

Il convient de dire enfin que nos photographes ont surmonté avec adresse beaucoup d'obstacles; les clichés d'après lesquels nos planches furent exécutées ont été faits à Saint-Pétersbourg par MM. K. Koubesch, photographe du Musée Alexandre III, L. Nikolaévski, photographe du Musée de l'Ermitage, et, à Moscou, par M. D. Goussév.

Un mot sur la façon dont notre Introduction *a été comprise. Elle est presque toute de documents d'archives. Disposant d'un assez grand nombre de pièces inédites, il m'a semblé qu'il valait mieux les faire connaître que de me donner le plaisir de les commenter ou d'en tirer l'essence. L'occasion pouvait d'ailleurs s'en retrouver dans les notices qui accompagnent nos planches. D'ailleurs, ces documents ne parleront-ils pas d'eux-mêmes à nos lecteurs? Ils vont jusqu'à comporter, je crois, un enseignement général, et les fabricants et les marchands de meubles qui prendront la peine d'en lire certaines parties pourront y trouver des indications pratiques, commerciales, qui gardent leur valeur. En deux siècles, en dépit des apparences, deux pays changent peu.*

D. R.

LE MOBILIER FRANÇAIS EN RUSSIE

INTRODUCTION HISTORIQUE

I

DU RÈGNE DE PIERRE LE GRAND

A LA PREMIÈRE MOITIÉ DU RÈGNE DE CATHERINE II

La première mention de meubles français que nous ayons trouvée au XVIIe siècle dans l'histoire de Russie est assez plaisante et révèle l'état des choses à ce moment-là.

En 1668, quand vint en France la première ambassade moscovite, celle de Pierre Potemkine, on adopta un ordre de visites et de divertissements que l'on appliqua ensuite en quelque mesure à Pierre le Grand lui-même, et qui est observé encore aujourd'hui quand des tsars se rendent à Paris.

L'ambassadeur fut amené aux Gobelins, où

« le sieur Le Brun, excellent peintre et intendant de la manufacture royale, lui fit voir les peintures qui y sont et les ouvrages qu'on y fait. On les conduisit ensuite au Louvre (l'ambasssadeur et son fils) où ils virent les appartements de la feue Reine-mère [1] et au garde-meuble du Roy. Après leur avoir monstré les plus précieux meubles de la couronne, on fit demander à l'ambassadeur si sa zare majesté en avoit d'aussy beaux, à quoy il répondit qu'ouy, mais le translateur qui les a vus [ce « translateur » était Courlandais] dit tout haut en latin, dont l'Ambassadeur ny pas un de sa suite ne sçait pas un mot, qu'il mentoit impudemment. ». (2)

Nous verrons en effet ci-après qu'il n'y avait pas beaucoup de meubles dans les palais des tsars à cette époque-là.

Les présents offerts au nom du roi à l'ambassadeur, au moment de son départ, consistèrent en « une tenture rehaussée d'or et représentant l'*Histoire de Constantin* en cinq pièces [3] ». Le chancelier reçut une tapisserie représentant « des Muses dans des païsages » [4], rehaussée d'or, et de la manufacture des Gobelins, comme la précédente. Il reçut en outre un tapis de pied de la Savonnerie, un tapis de table de même manufacture, douze sièges avec douze dossiers,

(1) Anne d'Autriche.

(2) Ministère des affaires étrangères, Paris. *Correspondance de Moscovie*. t. I, f° 44. (Cette relation reproduit presque textuellement celle de Saintot, publiée dans le *Récit du voyage du prince Potemkine*. (Ed^n Em. Galitzine Paris, 1855, p. 429). Le translateur courlandais s'appelait Ivan Gosens (Id. p. 420).

(3) D'après Lebrun. Voir E. Gerspach, *Répertoire détaillé des Tapisseries des Gobelins*, Paris 1893, p. 61, et Maurice Fenaille, *État général des Tapisseries des Gobelins*, Période Louis XIV, p. 28. D'après cet ouvrage les cinq pièces de l'*Histoire de Constantin*, remises à Potemkine, étaient : 1° *La Bataille de Constantin; 2° La Vision;* 3° *Le Triomphe;* 4° *Le Baptême* et 5° *Le Mariage*.

(4) Également d'après Le Brun. Id. Gerspach p. 176.

un lit de repos encore de la même manufacture, une pendule en bronze et deux vestes. Le tout revenait à 36.500 livres [1].

Lors de la seconde ambassade venue à Paris, les registres des *Présens du Roy* relatent qu'il fut remis le 20 mai 1681 à l'ambassadeur — c'était encore Potemkine — outre une boîte à portrait et des vestes de brocart et d'écarlate :

« Une tenture de tapisserie, fabrique des Gobelins, représentant des bacanales en six pièces, dessin de Jules Romain [2]. »

Au même ambassadeur :

« Un lit de repos, douze sièges, un tapis de table, un tapis de pied, ouvrage de la Savonnerie, et enfin, une pendule et six montres. »

A son chancelier, le sieur Poléov :

« Aussi un présent de tapisserie en 6 pièces, mais de la fabrique de Beauvais, représentant un paysage où sont tous les oyseaux de la ménagerie et animaux de Versailles. »

Le présent de meubles fut le même pour le chancelier que pour l'ambassadeur. Le fils de Potemkine, qui avait présenté au roi « en son particulier une pièce d'étoffe de Perse », que le roi, « pour l'obliger mania et loua », reçut, ainsi que cela devait échoir un peu plus tard à « l'ambassadeur de Maroc », des vestes, des fusils, des pistolets, « une gibecière et un fourniment ».

L'ambassadeur Siméon Almanzov, qui annonça en 1685 l'avènement au trône d'Ivan Alexéiévitch et de son frère Pierre, le futur Pierre le Grand, n'eut, comme son chancelier, qu'une boîte à portraits, des diamants, des médailles d'or, des vestes, des fusils à répétition, des pistolets, « deux pendules à répétition et deux horloges [3]. »

Enfin, aux ambassadeurs de 1687, qui, d'après Voltaire, « n'eurent pas autant de succès que de célébrité », il fut donné le 30 août, avec des médailles, des fusils et des étoffes, les présents de meubles suivants :

« Au premier ambassadeur, une tenture des Gobelins représentant *Les Maisons Royales* [4], une pendule à répétition, une horloge et une montre d'or. »

Le second eut « une tenture de tapisserie de l'*Histoire de Jacob* » (sans mention de manufacture) et le même présent en horlogerie (du moins en nombre et extérieurement) que le précédent.

Le troisième ambassadeur eut une tenture représentant *Les Chasses de Diane* [5] et pareille horlogerie.

Le tout, y compris les menus objets offerts « au neveu de l'ambassadeur », monta à 52,753 livres 5 s. [6].

Ce sont les seules indications de meubles français destinés à des Russes qui nous soient connues au XVIIe siècle. Plusieurs de ces meubles ont dû évidemment parvenir en Russie et avoir été montrés aux tsars et à leur entourage; nous n'en savons pourtant nulle trace et n'en connaissons aucun écho.

Et il n'y a à cela rien de très étonnant.

(1) Min. Aff. Et. Paris, *Présens du Roy*, T. 2037, f° 10.

(2) Sans doute des pièces de l'*Histoire de Psyché*. E. Gerspach, *Répertoire détaillé*, p. 95.

(3) *Présens du Roy*, T. 2037, f° 10.

(4) D'après Lebrun. (E. Gerspach. *Répertoire détaillé*, p. 81). Le musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg, possède aujourd'hui trois pièces des *Maisons Royales (Chambord, Saint-Germain* et *Les Tuileries)*. Les deux dernières, dit M. Fenaille, paraissent venir d'une vente faite à Paris le 11 avril 1881.

(5) Sans doute le *Retour des Chasses de Diane* d'après Delafosse et d'autres pièces des *Métamorphoses*. Id. p. 118.

(6) *Présens du Roy*, T. 2073, f° 10.

Si, au milieu du XVIIe siècle, le goût français pouvait commencer à avoir quelque réputation en Russie, ce n'était encore que par une rumeur assez faible, venue des pays avoisinants, la Pologne, la Suède et l'Allemagne. La grande-duchesse Sophie, sœur de Pierre le Grand, fit jouer comme on sait à Moscou, en septembre 1678, une traduction qu'elle avait faite du *Médecin malgré lui* de Molière; mais ce fut là une nouveauté marquante, qui, en dehors d'un cercle très restreint à la Cour ne pouvait avoir que peu d'influence [1]. C'est, d'autre part, un fait caractéristique que, dans le *Dictionnaire des Artistes ayant travaillé dans les ateliers des tsars au XVIIe siècle*, récemment paru en Russie, l'auteur, M. Alexandre Ouspenski n'insère aucun nom français [2].

La révolution dans le costume que Pierre le Grand devait imposer brutalement s'annonçait à peine vers 1650, et les meubles, encore peu nombreux, dont se servaient les tsars et leurs boyards, n'étaient qu'exceptionnellement des meubles étrangers. C'est tout juste si dans les térems du Kremlin, à Moscou, il subsiste un lit à quenouilles aux lignes maigres et dures (les catalogues russes encore disent qu'il date de la fin du XVIIe siècle), puis quelques tables et chaises à pieds tors, quelques banquettes d'antichambre, quelques fauteuils recouverts de cuir doré. Tout cela, soit fabriqué dans les ateliers des tsars, soit importé des pays voisins de la Russie. Ajoutez quelques coffres italiens, quelques miroirs de Venise, quelques étagères à vaisselle et quelques-uns de ces singuliers buffets à portes vitrées, dont les verres (qui ont succédé à des feuilles de mica) sont retenus par des baguettes dorées. Vous aurez tout le principal du mobilier en Russie durant le XVIIe siècle. Les trônes des souverains, qui pourraient, semble-t-il, nous donner un renseignement, sont des présents de princes persans ou de marchands arméniens; Oléarius rapporte encore, au temps de son voyage (1634), qu'on en fabriquait un nouveau sur les dessins du Nurembourgeois Isaac Zinkgraf.

Au commencement même du XVIIIe siècle, le mobilier français était si peu pour les Moscovites un objet de nécessité pressante qu'il ne commença à entrer en Russie d'une façon tant soit peu notable qu'une trentaine d'années plus tard; il n'y entra même d'une façon tout à fait courante, ou, si l'on veut, « marchande », qu'au milieu du XVIIIe siècle.

Notons toutefois un indice.

Dès 1698, dans le précieux « *Mémoire où il est parlé du voyage que le czar feroit en France s'il étoit asseuré d'y estre receu* », le sieur de Kroh, — un agent russe, mousquetaire de Louis XIV, dont le rôle n'a pas été assez étudié, — de Kroh dit au propre, dans le projet de correspondance commerciale qu'il voudrait voir établir avec la Russie :

« Il n'y a rien dans le royaume, à l'usage d'un Français, comme draps, étoffes d'art, perruques, chapeaux, toiles, dentelles, rubans, *tapisseries*, *meubles*, *tableaux*, et toutes autres curiosités, rien qui ne puissse être échangé contre les marchandises du pays avec une nation qui veut, avec précipitation, suivre les modes et tous les usages de France. »

Quatre années plus tard, Pierre publie son *Édit pour l'établissement de différens étrangers, officiers et artisans en Russie*, et, Huyssen de Wigland, son futur

(1) Pierre de Corvin, *Le Théâtre en Russie* (Paris 1898), p. 37-38.

(2) *Tsârskié ikonopistsy i jivopistsy XVII v. Slovar'*, Moscou 1910.

historiographe en titre, le commente dans une lettre officieuse dont une copie se trouve au ministère des affaires étrangères à Paris (1).

Le tsar, dès ce temps-là, commence à faire venir des objets de France. Ce sont des instruments de mathématiques, quelques armes, des râpes à tabac, des perruques et des habits (2). M. de Baluze, envoyé par Louis XIV à Moscou, avec mission de s'y informer exactement des intentions et du caractère du grand-duc, confirmait que : « ce prince est prévenu en faveur de tout ce qui vient de France. » Et en passant il note (c'est à la fin de 1703) qu'il y a dans l'église catholique à Moscou (la Cour d'Autriche en payait les desservants) : « Une pièce de tapisserie des Gobelins, aux armes de France, qui représente le *Baptême de Constantin* (3) ». Il semble que ce soit une épave de la tenture offerte en 1668 à Potemkine qui ait trouvé là un refuge.

Si hautement proclamées et établies que fussent les bonnes dispositions du tsar, nous ne pouvons les vérifier dans des faits qu'en 1715. Encore voyons-nous que ce que Pierre Alexéiévitch souhaite avoir à ce moment-là, c'est bien plus des ouvriers de France que des œuvres toutes prêtes. Pourtant, c'est au mois de mai 1715 que remonte la première commande de meubles envoyée par lui en France qui nous soit connue. A cette date nous trouvons une « *Spécification du contenu de (quatre) quesses de meubles de S. M. Cz.*, faits par ordre du prince Kourakine par Pe. Courtonne ». Ces caisses, comme on peut le voir ci-dessous, contenaient un lit à l'impériale sculpté très complet, et deux tabourets (4).

Dans une lettre du 19 décembre, Zotov, l'agent maritime de Pierre le Grand, raconte au souverain qu'il est allé visiter la manufacture des Gobelins (il l'appelle *Gablé*). Il est enthousiasmé du travail hors ligne qui s'y fait, tel qu'il n'en a jamais vu de pareil. « On y tisse, écrit-il, toutes sortes d'histoires si vivantes que certaines surpassent l'œuvre des peintres. Bien qu'il soit sévèrement interdit aux ouvriers de sortir du pays, néanmoins trois hommes se hasarderaient à aller chercher fortune en Russie (5) ».

Très peu de temps après, le 30 décembre, le même agent annonçait qu'un chambellan français voulait vendre un lit provenant du mobilier de Louis XIV

(1) Moscovie, Corresp. t. I, f° 164.
(2) Moscovie, Corresp. t. I, f° 189.
(3) Moscovie, Corresp. t. I. f° 209.
(4) Pe Courtonne, qui est ignoré de tous les dictionnaires d'art et de biographie, était vraisemblablement apparenté à l'architecte de la cour, Jean Courtonne, mort en 1739 et qui perdit sa femme en 1731 (Dict. de Jal). Elle fut inhumée en présence de son fils J.-B. Courtonne, peintre, et de son gendre J.-F. Martin, fils de Martin des Batailles, dont Jal, à l'encontre de Dézallier d'Argenville, niait la parenté (cousinage) avec le peintre Martin le jeune que l'on rencontrera ci-après. — Voici la *Spécification du contenu des quesses de meubles.* — « *Dans la quesse, n° 1, P. K. K.* : Deux matelas de satain blanc; un matelas de satain bleue, les quatre Rydeaux du lit de velours; le grand dossier de broderie; trois grandes pantes du dehors du lit; 4 petites pantes du dedans de l'impérialle; la courte pointe de velours en broderie; deux couvertes de satin piquées; quatre rydeaux de tafetas cramoysi pour la pousse (?). — *La quesse n° 2, marquée de même* : L'Impérialle toutte assemblée; les trois cornidjes du degors (cette « spétification » est évidemment recopiée par un agent russe;) les trois soubassements et les mouleures; les Escharpes des pantes avec les glands d'or; le pavillon du dossie(r); les deux grand(es) Escharpe(s) du Dossiés; la grande couronne du pavillon, le Dossiés de sculpture et la couronne; un traversin de satin blanc; la grande trinque (tringle) polie pour la Pousse; la trinque des rydeaux de velours; les deux pousses (?) des tabourets. — *Le paquet n° 3* : Le bois de lit en natte. — *La quesse n° 4*: Deux tabourets dorés. » (Arch. d'Etat, Saint-Pétersbourg, S. IX. d. 2, t. 91, f° 164). — Ce lit de P. Courtonne ne serait-il pas celui qui se trouvait naguère encore au palais de Marly, à Peterhof, et qui fut brûlé par suite de négligence en 1901 avec la chambre de Pierre le Grand? (*Les Trésors d'Art en Russie*, 1902, p. 195). »
(5) Archives d'État, Saint-Pétersbourg, S. IX, d. 2, T. 23, f° 416 (en russe).

ainsi que toute la chambre, « sièges et tentures de très précieuse soie cramoisie, décorée d'asphodèles » *(sic)* (fleurs de lis). Ce lit avait été donné au chambellan en souvenir du roi défunt et à titre de récompense, comme on faisait pour différentes personnes de l'entourage du monarque. Zotov promettait de faire connaître le prix du lit[1]. Cependant nous ne voyons pas qu'il l'ait fait. C'est peut-être que Zotov arrivait un peu tard après Kourakine, et l'avait appris.

L'année suivante, en février, un reçu que Zotov envoie à son maître, donne à entendre qu'il était chargé d'acheter à Paris des tapisseries. Il a acquis pour 12.000 livres à un sieur Penault « une tenture en neuf pièces représentant les Muses avec leurs attributs ». La tenture mesurait trente pieds de cours sur trois pieds un tiers de haut[2].

Quelques jours après, les pourparlers engagés, sur le consentement du duc d'Antin, avec les tapissiers susceptibles d'aller en Russie, ont abouti. Jean Lefort, annonçant les contrats qu'il a passés avec cinq d'entre eux, transmet en même temps, (2/13 mars 1716) des propositions de nombreux ouvriers à talents, menuisiers, serruriers, carrossiers, etc.[3].

Zotov, toutefois, continuait auprès du tsar ses offres de mobilier. Il y avait à vendre « un ameublement de cabinet, de travail chinois *(sic)*, fait sur l'ordre du feu roi ». L'ouvrage n'ayant pu être livré avant la mort de Louis XIV était resté au fournisseur. Un « *Mémoire de Neumaison pour un cabinet en vernis* », transmis dans la lettre suivante, concerne évidemment l'ameublement dont parlait Zotov. Du mémoire il ne subsiste malheureusement plus que le titre en français, aux Archives russes; force nous est d'en retraduire le contenu sur la traduction russe, assez naïve, que nous avons trouvée. Le cabinet se composait de :

1° Dix tentures murales, fond azur, hauteur 7 pieds, largeur 2 pieds et 8 pouces; — 2° Dix bordures au-dessus et au-dessous, ce qui en tout fait vingt pièces; — 3° Deux portières de même travail; — 4° Un lit complet; — 5° Deux banquettes; — 6° Douze chaises; — 7° Douze tabourets (exactement : chaises sans dossiers); — 8° Un paravent à six feuilles pour placer devant les portes; — 9° Un écran qu'on met devant les cheminées pour que la figure ne soit pas brûlée; — 10° Une table pour le café avec un plateau.

Tout cela, spécifie Zotov, est peint sur de la fine toile de Hollande. Il indique le prix demandé, qui est de 8.000 écus (24.000 livres). « Si le marchand, dit-il, voulait accepter 6.000 écus, ce ne serait pas cher[4] ».

Pierre le Grand, qui méditait son voyage en France, et qui allait recevoir les premiers ouvriers formant la compagnie de Le Blond, Pierre le Grand — occupé

(1) Arch. d'Etat, Saint-Pétersbourg. s. IX, d. 2, t. 23, f° 412.

(2) Idem, t. 27, p. 65.

(3) Id. t. 27, f° 756.

(4) Arch. d'État Saint-Pétersbourg, s. IX, d. 2, t. 27, f°s 8-10. — Le très précieux cabinet dont il est question ici était une œuvre en ce « vernis des Gobelins », ployable comme la toile et le cuir, dont Dagly, son inventeur, et Neumaison, son associé, avaient reçu le privilège exclusif par lettres patentes du mois de novembre 1713. Dubois de Saint-Gelais parle longuement de ce vernis dans son *Histoire journalière de Paris* (2e vol. p. 165-166); les deux associés « entendaient fort bien les dessins chinois, dit-il, de manière qu'il sort de leur mains des morceaux tout à fait dans le goût de la Chine ». Zotov avait naguère apporté à Pierre le Grand, à Pirmont, les armes de Russie sur deux écussons peints en vernis de cette sorte et sur toile de Hollande, comme le cabinet qu'il proposait d'acheter. Rappelant au tsar cette dernière offre en octobre 1716 pour avoir une réponse, il écrit : « Il n'y a que deux hommes en Europe qui aient le secret de ce travail de laque (vernis), l'un est ici (Neumaison), et son ancien compagnon, M. Daglis (*sic*) est à Berlin, lequel a refusé d'aller à Pétersbourg quand on le lui a offert. » Après avoir reproduit l'état de ce cabinet tel qu'on l'a lu ci-dessus, et conclu que « ces objets sont dignes d'un grand souverain », Zotov ajoute : « Je voudrais beaucoup que ma souveraine l'Impératrice eût une voiture de pareil travail; en vingt années, ni l'or ni la couleur ne changent ». (Obligeamment communiqué par Mme de Limont-Saint-Jean.)— Voir notre planche 7.

d'ailleurs de ses affaires avec Dantzig — ne se hâta point de répondre. Zotov lui réclame ses ordres à propos du cabinet chinois, en même temps qu'il lui annonce que « M. Jans, premier maître tapissier, désire tisser l'Histoire de S. M. Czarienne [1] ».

Les listes d'ouvriers engagés par Le Fort en 1716 nous fournissent quelques indications sur les besoins mobiliers du tsar. Outre les tapissiers destinés à faire marcher la manufacture de Saint-Pétersbourg, ces listes comprennent un sculpteur sur bois et deux compagnons, un marqueteur « qui incruste le cuivre dans le bois », un menuisier et son compagnon, et enfin un serrurier et son compagnon [2].

Les visites de manufactures que fit Pierre le Grand pendant son célèbre séjour à Paris montrent, ainsi qu'un détail caractéristique, ses préoccupations et le besoin réel qu'il avait de beaux meubles.

A son arrivée, quand on l'eut conduit au Louvre, aménagé et redoré pour lui, on sait qu'il s'enfuit sur-le-champ à l'hôtel de Lesdiguières. Là encore, loin de se coucher dans la belle pièce qu'on lui avait préparée, il fut se mettre au lit dans une garde-robe [3].

A sa première sortie libre, dès qu'il fut reposé et eut expédié les visites officielles indispensables, il courut aux Gobelins (12 mai 1717). Il y resta toute la matinée, et, y ayant admiré, rapporte Buvat, « la beauté et la richesse des ouvrages de tapisserie qui s'y font », il souhaita revenir un jour [4]. Il le fit, en effet, le 15 juin, et « les choses se passèrent comme la première fois ». Prié, au nom du roi, de choisir les tentures qui lui agréeraient, il désigna deux tentures de haute lisse qu'on lui apporta sans délai. L'une de quatre pièces « d'après les tableaux de Jean Jouvenet à Saint-Martin-des-Champs » valait, d'après un compilateur des actes de Pierre le Grand, 60.000 thalers. Ces quatres pièces étaient : La *Pêche Miraculeuse de Saint-Pierre*, la *Résurrection de Lazare*, les *Vendeurs chassés du Temple* et la *Guérison des malades* (cette dernière pièce est, en réalité, d'après

(1) Arch. État Saint-Pétersbourg, t. 27, f° 19. Jans demandait pour l'Histoire de Pierre le Grand 450 francs l'archine carrée. C'est le prix qui lui était payé pour l'aune carrée de l'Histoire du Roi. (J. Guiffrey. *Histoire générale de la Tapisserie* p. 120. Cf. E. Gerspach. *Répertoire* p. 31).

(2) Arch. Etat Saint-Pétersbourg, s. IX, d. 2, t. 20, p. 392. V. aussi *Le cabinet historique* (juillet 1856 p. 192. *Les Nouvelles Archives de l'Art français*, 1878, p. 13 et 17, et Lady Dilke, *French furniture* p. 206-207, etc. — Les « ouvriers » français arrivés à Saint-Pétersbourg travaillèrent à Peterhof; c'était Nicolas Pineau avec Barthélémy Guillaume et Nicolas Pérard, Gouet, cousin d'Alexandre Le Blond. Le serrurier était Guillaume Bellin; ses compagnons se nommaient Antoine Barbier et Jean Buffet.

(3) Au Louvre, on lui avait fait tendre, dit Sergent, le beau lit que Mme de Maintenon avait fait faire pour le roi, qui est la chose du monde la plus riche et la plus magnifique. (Bibliothèque nationale Paris. *Coll. de Lorraine*, Ms. vol. 574. Et Waliszewski, *Pierre le Grand*, p. 403). A Amsterdam, lors de son second voyage, Pierre le Grand avait refusé toute réception au frais de l'Etat ou de la ville. Logé chez son ministre-résident, Brandt, il préféra ne point faire usage du lit qu'on lui avait préparé. « Il en tira les oreillers sur le plancher et s'y coucha » (Scheltema. *Anectodes historiques sur Pierre le Grand*. Lausanne 1842. p. 276). — Les meubles que l'on connaît ou que l'on donne pour avoir appartenu au tsar sont d'une simplicité primitive. Ce sont quelques sièges hollandais ou anglais, tels que le fauteuil sur lequel est assise la figure de cire, habillée de ses vêtements à l'Ermitage, un meuble classeur, avec les lettres de l'alphabet sur les tiroirs, qu'un épicier assez modeste dédaignerait aujourd'hui (à l'Académie des Sciences, Saint-Pétersbourg), un lit de madriers, à tête et à pieds contournés (couvent de Saint-Alexandre Nevski, Saint-Pétersbourg), et, çà et là, des lambris à grosses sculptures non indignes de l'ancien apprenti charpentier de Saardam.

(4) *Journal de la Régence* I. p. 267.

Restout[1]). La seconde tenture choisie par Pierre le Grand était de huit pièces, exécutées par Jans et Le Fèvre[2]. Elle représentait les *Productions des Indes* d'après les dessins coloriés faits sur les lieux par des Hollandais.[3]

Dès le lendemain de sa première visite aux Gobelins, Pierre alla voir la manufacture de glaces du faubourg Saint-Antoine, et pendant son séjour, il engagea un certain Delaunoy qui devait diriger celle qu'il voulait fonder à Saint-Pétersbourg[4]. Il vit ensuite, dans ce qui touche ici notre sujet, la Monnaie et les cabinets de peinture du roi et du régent; mais il donna une attention spéciale aux palais, se promenant avec prédilection dans les jardins, ceux surtout où jouaient de belles eaux. Il songeait à Peterhof. C'est pour la même raison qu'il s'arrêtait à parler aux maçons sur les ponts de Paris et qu'il examinait à diverses reprises la machine de Marly. Les ateliers d'artisans qu'il visita furent des ateliers de fabricants d'instruments de mathématiques, de fondeurs et de tourneurs. Le tsar tournait mieux encore qu'il ne menuisait ; à Spa, au retour de Paris, il devait passer des heures entières chez les tourneurs et les vernisseurs. Il tenta d'installer leur art dans la ville d'eau qu'il voulut fonder près d'Olonets, à l'instar de Spa[5].

A son départ, le gouvernement français jugeant qu'on ne pouvait rien lui offrir qui fût mieux à sa convenance, projetait de lui offrir un sabre orné de pierreries; deux agrafes de ceinture en or et un rubis parfaitement beau auraient accompagné ce présent; Lefébure avait été chargé de ces deux ouvrages[6]. Mais le tsar pour des raisons d'étiquette refusa, n'acceptant que les tapisseries mentionnées ci-dessus.

Pierre avait au reste si bien mis à profit son séjour à Paris, qu'il écrivit à son ambassadeur en Danemark, Dolgorouki, de préparer l'arrivée d'une centaine d'artisans. C'est ce nombre-là, à peu près, qui se trouve sur une nouvelle liste d'ouvriers, dressée par les soins de Lefort, et auxquels on accorde des passeports en juillet 1717. Il y a sur cette liste des menuisiers et des ébénistes, des doreurs encore, des tapissiers pour meubles, des peintres, des frangers pour les carrosses, et enfin des orfèvres[7]. Tous ces gens de métier, arrivés à Saint-Pétersbourg en novembre 1717, commencèrent à y exécuter sur des dessins de

(1) Golikov, *Les Actes de Pierre le Grand* (en russe) t. VI. p. 225. Golikov rapporte que, de son temps, ces quatre pièces étaient conservées dans les salles du Palais d'Hiver. Elles se trouvent aujourd'hui à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg.

(2) « On joignit à ces tentures deux tableaux de tapisserie de haute lisse que le czar avait paru désirer. Ce sont deux copies, l'une du *Christ* de M. Lebrun par M. Souette, tapissier basse-lissier, et l'autre, l'*Espagnolette*, de M. Santerre, par M. Jans le fils. » — M. Fenaille. *État général des Tapisseries des Gobelins*, Période Louis XIV, p. 382.

(3) Des pièces de cette tenture ont été exécutées au XVIIIe siècle à Pétersbourg par la manufacture impériale de tapisseries. La tenture existe, en copies, à Monplaisir (Peterhof).

(4) Ce Delaunoy apporta avec lui comme échantillon, dit un rapport russe, "quatre tables hémisphériques, sculptées" (consoles?) dont sa femme, devenue ensuite la maîtresse de français d'Elisabeth Petrovna, réclamait le paiement à la fin de 1726; après enquête, il fut ordonné de les lui remettre en février 1727, car il n'y avait pas eu ordre d'achat. Mme Delaunoy en donna décharge le 11 mars suivant. (Arch. Etat Saint-Pétersbourg. s. IX, d. 2. t. 83, fos 403, 404).

(5) Buvat, Golikov, *passim*. — Augustin Galitzine, *La Russie au XVIIIe siècle*, Paris 1863, p. 145. — Albin Bodin, *Pierre le Grand aux eaux de Spa* (1872) p. 52-54.

(6) Ministère des Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 8, f° 202. Cf. Waliszewski, *Pierre le Grand* p. 413.

(7) Ministère des Affaires étrangères, Paris, *Corr. Russie*, t. 8, f° 216.

différents artistes, cette série de meubles d'origine française, mais différenciés des meubles de Paris pour cent raisons, que l'on rencontre en Russie à partir de cette date, et qui s'y perpétuent, peut-on dire, jusqu'à nos jours[1].

Il semble que le fruit de leur travail ait été distribué, à l'origine, autant dans les palais du tsar que dans les magnifiques vaisseaux qui faisaient son véritable orgueil. Visitant Peterhof, le 1er août 1721, le résident holstinois Bergholz y notait les chambres : « petites, mais jolies, décorées de beaux tableaux et de beaux meubles ». Il remarquait surtout le cabinet de Pierre le Grand, lambrissé sur les dessins de Nicolas Pineau et qui contenait une petite bibliothèque de livres hollandais et français. Très peu après, Campredon écrivait à Versailles que le *Sainte-Catherine*, navire que le tsar donnait à la tsarine, était « magnifique par la sculpture et par l'ameublement ». Et, dans le yacht *Élisabeth*, lancé en septembre 1722, le même ambassadeur signalait « la dorure et les ornements très bien exécutés[2].

A l'époque où nous sommes arrivés, il est hors de doute que la fondation de Pétersbourg, les voyages du tsar en Europe, l'envoi de ses sujets à l'étranger, les séjours auprès de lui d'ambassadeurs et de gens de toutes nations avaient grandement influé sur cette « précipitation » des Russes à suivre la mode que l'on a vue exprimée plus haut et qui constitue un trait du caractère national. Bien que beaucoup de grands murmurassent encore contre le nouvel ordre de choses et eussent souhaité revenir à l'ancien, cela ne les empêchait pas d'acquérir avidement des marchandises de France dès qu'ils en trouvaient à leur portée. Ce fait explique le vif succès d'une vente de meubles dont le hasard nous a donné connaissance.

Un ambassadeur destiné à aller en Russie en 1721 et qui n'y alla pas, M. de Verton, — il avait été adjoint au maréchal de Villeroi près du tsar lors de la visite à Paris, — avait magnifiquement monté sa maison et l'avait envoyée d'avance à Saint-Pétersbourg par mer. Dans ce qui fut vendu, il y avait de quoi — estime son remplaçant Campredon, — « meubler au moins quatre grands hôtels ». En vérité, sans parler des barriques de vin qui montaient à 300, Verton avait embarqué pour Dantzig « 40 ballots de meubles ou de marchandises ». La vente, faite par un envoyé spécial, dura de juillet 1722 à octobre 1723. A ce moment-là, il ne restait plus d'invendu, que « deux ou trois tentures de tapisserie, une grande armoire avec deux miroirs, et quelques lits et tables. » Il y a donc lieu de transcrire — et nous le faisons ci-dessous sans y rien changer — l'*État des effets de M. Verton*. On pourra voir qu'outre les tapisseries, les meubles et les porcelaines, Verton avait envoyé à Pétersbourg beaucoup de

(1) On trouvera de nombreux renseignements sur ces ouvriers et artisans dans le livre que nous préparons pour la Bibliothèque d'art et d'archéologie : *Les Artistes français qui ont travaillé en Russie*. Il faut toutefois citer ici le nom de quelques-uns d'entre eux : Charles Ruste et Follette étaient sculpteurs sur bois; Aubry, tourneur sur bois; Charles Péron et Louis Farseur, menuisiers; Vaugrenon et Dufour, ciseleurs; Nicolas Pilon, doreur; Philippe Pillement, peintre d'arabesques. Avec les orfèvres, il y avait un horloger, nommé Darq. Transcrivons aussi ce passage d'un rapport de Le Blond : « Si Votre Majesté désire faire meubler les appartements du palais de Peterhoff, etc., à la manière française, c'est-à-dire y faire placer des lits en niche, canapés, sopha, et autres meubles dont l'usage est nouveau, il y a pour cet effet à son service Rouchebot, tapissier, Roquenard, brodeur, et Noblet, menuisier, lesquels tous ensemble peuvent perfectionner lesdits meubles. » Archives Etat Saint-Pétersbourg, l. c. t. 32, f° 870 et Copies de la Bibliothèque d'art et d'archéologie de Paris.

(2) Affaires étrangères Paris. *Corr. Russie*, t. 11, f° 299 et t. 14, f° 216.

tableaux [1]. La proposition d'acheter le tout fut évidemment faite à la cour de Russie, car on trouve aux Archives d'État, à Saint-Pétersbourg, une traduction de la liste que nous publions. Tels tableaux ont dû être acquis par elle; l'un d'eux, par exemple « *le Hospodar de Valachie et sa famille* », fantastiquement attribué à Paul Véronèse, — et ce ne devait pas être la seule attribution douteuse, — semble être le grand tableau connu, conservé aujourd'hui au palais de Tsarskoé-Sélo, que des recherches récentes ont permis de restituer à Daniel Schulz qui l'avait signé en 1654 [2].

(1) ÉTAT DES EFFETS DE L'ÉQUIPAGE DE M. VERTON

Tapisseries, 91 pièces :

6 pièces, Histoire d'Alexandre[*]; 13 pièces, Histoire de Gaudefroy; 7 pièces, nopces de vilage; 26 bordures d'Aubusson; 26 pièces, verdures de feuilletin *(sic)* (Felletin); 6 pièces bordures, ce qui fait en tout 91 pièces; 6 pièces de tapisserie des (resté en blanc) doublées de toile; 7 pièces, jeux d'enfants[**].

Tableaux :

Le portrait du Roy; portrait de S. A. R. Régent dans sa bordure de chesne par M. Kopel; celuy de Madame, par Largillière; un grand représentant une église peint sur bois; deux autres d'un buffet et instrument de M. Baptiste [Monnoyer]; autre grand d'architecture d'Italie de Salvators; une vierge avec le fameux Saint-Jean de Raphaël; autre, flamans représentant un staminet de Teniers; un autre de paysage par M. Porbrille; un autre de fleur par M. Baptiste [Monnoyer]: 2 autres pendans de port de mer par Salvators; 2 autres petits flamans (*sic*), dans leurs bordures dorées; un autre, adoration des trois Roys de Flamans (*sic*); un Calvin Rubin. [Une copie russe de cet *État* dit plus explicitement: « Un portrait de Jean Calvin, par Rubens ».] En tout 17 tableaux.

Un Luther du Ticien; 2 autres de fable représentant la naissance d'Adonis et de Belone de M. Lafosse; 2 autres paysages de Paris par M. Francisque; un autre, une Lucrèce du Gorgeon [Giorgeone]; un autre de deux petits enfans représentant l'Hymen et l'Amour du Ticien; un grand tableaux avec sa bordure représentant un hospodar de Walachie et sa famille de Paul Véronèse; un autre exquise à la plume de l'entrée d'Alexandre dans Babylone avec sa bordure de bois doré et glace de M. Leclerc Romain; une autre exquise à la plume de N. S. sur la montagne, la multiplication des pains, de M. Leclerc Romain: une autre exquise au crayon de la bataille d'Alexandre dans sa bordure de bois doré et sa glace, de M. Le Brun; un autre, portrait de femme de M. Kopel; une autre exquise à la plume représentant des Arts avec sa bordure par M. Le Clerc Romain; 10 autres avec leurs bordures, ce qui fait, avec les 17 portés de l'autre part, 40 tableaux.

Autres effets pour meubles :

Deux tables de marbre avec leurs pieds dorés; deux petits guéridons de bois doré; une grande armoire de marquetterie ornée de bronze doré d'or moulu et de lapis; un bureau de marquetterie; une écritoire de marquetterie sur son pied; un cabaret de la Chine avec son pied doré; une petite table de velours; une petite figure crotesque; deux cabarets de bois de la Chine; deux petits écrans de bois uni dont l'étoffe est de satin de la Chine; deux figures de bronze antique avec leur pied de bois d'ébeine; deux fusils; un grand lustre de bronze doré, un moyen lustre de bronze doré avec leurs cordons et tire-fond; deux garnitures de chenet en figure de bronze doré avec les cinq pommes pour leur pelle, tenailles et pincettes; deux paires de bras à double branche de bronze doré; une autre paire de bras à simple branche; une boëtte de marquetterie à mettre une montre sur un bureau; un grand miroir avec sa bordure de bois doré; un autre miroir à bordure de glace, peint en dessein crotesque; trois petits miroirs de toilette à bordure unie; une pendule et ses ornements d'or moulu; une commode de bois de noyer avec des agneaux (sic) de cuivre doré et son dessus de marbre; un lit en niche, de toile, avec ses appartenances; une housse de lit à tombeau, de serge cramoisy, avec cinq pièces de tapisserie et un rideau pareil; un grand canapé couvert de moire bleue; huit fauteuils à bois doré pareils et 7 pièces de tapisserie; un meuble en damas cramoisy avec des crépines et galons d'or contenant son lit complet, rideaux, tapisserie et huit fauteuils; huit fauteuils couverts de toile rouge à bois doré; deux chaises couvertes de toile verte à bois doré; un autre lit de velours vert brodé; six rideaux de fenêtres de taffetas bleu, compris dans le meuble de moire bleue;... une commode de fayance unie; son pied; deux fauteuils de commodité de maroquin; un canapé couvert de calamende brodé de soye; une écritoire de bois d'ébeine; une commodité de bois violet; panneaux de satin des Indes; un écran de tapisserie de velours cramoisy.

Porcelaines :

Porcelaine blanche : quatre grands roulots du Japon; deux sucriers comme des cannettes du Japon; huit sucriers ou grandes tasses du Japon; trois sceaux garnis de bronze doré du Japon; une garniture de cheminée.

(2) Arch. d'État Saint-Pétersbourg, s. IX, d. 2, t. 95, f[os] 543-545. — *Staryé Gôdy*, 1908, p. 680-684, et *Les anciennes écoles de peinture et les collections privées russes,* Bruxelles, 1910, p. 86. Le tableau y est reproduit et l'est également dans *L'Art et les Artistes*, 1909, p. 243.

(*) D'après Lebrun. La suite complète, fabriquée aux Gobelins, comporte 9 pièces. (Gerspach, *Répertoire* p. 77.)

(**) Il s'agit peut-être ici de la suite *Les Enfants Jardiniers*, d'après Lebrun, fabriquée aux Gobelins, qui comportait 7 pièces. (Gerspach, *Rep.* p. 102.)

Un *Mémoire des pertes* de Verton indique certaines de ses estimations; nous le donnons également ci-dessous. Les estimations étaient un peu exagérées, s'il faut en croire Campredon, et, au total, le chiffre auquel l'ambassadeur manqué estimait sa maison était de 293.100 livres [1].

En se meublant de façon aussi magnifique pour aller en Russie, l'ambassadeur de France entendait éblouir, et, probablement aussi, spéculer. Il savait les tendances luxeuses qu'avait montrées jadis à Paris André Matviéév, l'ambassadeur du tsar en Hollande, et le train de maison du baron de Schleunitz, son envoyé extraordinaire à Paris. En 1721, au moment de son départ pour Brunswick où il était nommé, un passeport de franchise fut remis au baron de Schleunitz. Il est intéressant de connaître les meubles que son *Mémoire* porte. C'étaient les suivants :

Trois commodes de marqueterie et bois du Japon; — Un bureau de troutte en bois d'ébène; — Deux grands cheridons de bois doré; — Deux soufflets de marqueterie; — Un service de faïance de Saint-Cloud; — Un cabaret de bois de vernis; — Un carosse à deux fonds de bois doré (2).

Tout cela, outre l'argenterie, fut embarqué à Rouen par un diplomate qu'avait fort éprouvé le système de Law [3].

* * *

Tandis qu'à Saint-Pétersbourg et en Europe ses sujets se meublaient comme il vient d'être dit, le tsar ne perdait pas de vue les commandes qu'il avait faites en France. Ce n'était pas sans motif. Peterhof était construit, mais Campredon, visitant les seize pièces du petit palais que l'empereur avait appelé Marly, y trouvait « de fort belles peintures sans autres meubles [4] ».

Il est compréhensible que Pierre, avec l'impatience d'un homme qui sent sa vie atteinte, ait fait passer ses réclamations à Paris, directement par son ambassadeur, et indirectement par le chargé d'affaires français. Le tsar veut les tapis-

de porcelaine en deux pièces du Japon, garnie de bronze doré du Japon; quatre saladiers garnis d'argent; deux sauciers garnis d'argent; six tasses à bas-reliefs et les soucoupes...

Fait à Saint-Pétersbourg, le 1/12 octobre 1723.
De MONTMORILLON.

(1) *Pertes sur les meubles arrivés à Saint-Pétersbourg, non compris celles qui se trouveront sur ceux qui existent à Dantzicq en 22 ballots.*

Un grand miroir cassé en quatre de	Roubles	800
Une pendule d'écailles garnie de bronze d'or moulu dont la plus grande partie des ressorts se sont trouvés brisés, estimée à		200
Un tableau de Raphaël représentant la Vierge, le petit Jésus et Saint-Jean, dont les yeux du petit Saint-Jean ont esté percés et par conséquent le tableau gasté, estimé.		300
Un tableau de Leclerc Romain, original, représentant l'entrée d'Alexandre dans Babilonne qui s'est trouvé gasté par la fracture de la glace qui estoit au-dessus		200
(Confitures)		100
Total sur la perte des meubles arrivés à Saint-Pétersbourg	Roubles.	1.600

(Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russe*, t. 14, f°s 439-445 et sq).

(2) Affaires étrangères, Paris, *Corr. Russie*, t, 10, f° 176. — La faïence que nous voyons apparaître dans ce *Mémoire* et que nous retrouverons dans tel tableau de douane, était fort prisée, — du moins celle de Rouen — à en juger par diverses commandes du tsar. Dès 1718, Kologrivov lui envoyait 100 grands pots à 20 livres l'un et 200 petits à 13 livres, revenant à leur départ de Rouen à 5.926 livres. Christophe Brand mande d'Amsterdam, le 30 août 1718, qu'il a fait suivre leur route à 600 pots envoyés de Rouen en 35 ballots. Autre commande (de grands pots à fleurs) en avril 1722. Le prince V. Dolgorouki les adresse au baron de Schleunitz à Hambourg et les a payés 7.000 livres ou 1.000 roubles. (Arch. État Saint-Pétersbourg, s, IX, d. 2, t. 54, f° 1031, t. 54, f° 1121)et t. 59, f° 1030.

(3) Idem. id. f° 163.

(4) Id. t. 14, f° 163.

series que l'on a vu Jans offrir de faire et dont quatre pièces lui furent en effet commandées sur des dessins ordonnés en 1717 à Martin le Jeune[1].

Malgré ses insistances, malgré les lettres de Campredon à Versailles, et malgré les réponses données par le duc d'Antin au ministre et les assurances transmises par celui-ci qu'on ferait tout ce qui serait agréable au tsar, Pierre ne vit rien venir et ne sut pas que l'on ferait quelque chose (janvier 1724-février 1725). Il semble que sa mort, survenue le 12 février 1725, fit interrompre le travail et qu'il ne fut pas exécuté, bien que Catherine en eût tout d'abord confirmé l'ordre[2].

* * *

Nous sommes mal renseignés sur les achats de meubles faits sous le règne si court et assez désargenté de Catherine Ire. Le luxe croissait et l'on sait, par exemple, qu'au moment du mariage de sa fille aînée avec le duc de Holstein, l'impératrice « meubla parfaitement bien la princesse ; elle lui donna de magnifiques équipages et un fort beau service de vaisselle en argent[3]. » L'argenterie formait certainement alors le plus grand luxe. On verra dans les volumes consacrés à l'orfèvrerie ce qu'en avaient réuni à cette époque le prince Menchikov, l'amiral Apraxine et les Dolgorouki.

Favori de Catherine Ire et arrivé à un degré de puissance inouïe, Menchikov fit de sa maison d'Oranienbaum un lieu de plaisance merveilleux. Il est probable que plusieurs des beaux meubles qui se trouvent encore dans les palais de cette terre, et que nous reproduisons, furent achetés de son vivant.

Anna Ioannovna, qui fut duchesse de Courlande avant de monter sur le trône, introduisit en Russie toute la magnificence européenne. Ses favoris, et les généraux allemands qu'elle créa, les Biron (Bühren), les Lœwenwolde, les Munich, en furent les principaux promoteurs. Sous son règne les tarifs de douane commencèrent à taxer les objets d'ameublement et de « galanterie », entre autres « les laques de Venise, d'Allemagne et de Russie, les boîtes à portraits de toute sorte, les tabatières d'or et d'argent », etc[4].

En un temps où la France chercha à signer un traité de commerce avec la Russie, le feld-maréchal Munich insinua que la tsarine serait flattée de recevoir un présent du roi. Comme elle avait reçu à différentes reprises de la cour d'Autriche des carrosses et des chevaux, Magnan, notre chargé d'affaires, précisa que, ce qui lui agréerait le plus, serait « quelque belle tapisserie pour

(1) Archives d'État Saint-Pétersbourg, s. IX, d. 2, t. 32, f° 193 et *Arch. Kourakine*, t. 1.

(2) Si le tsar tenait beaucoup à ses tapisseries, ce goût n'avait pas encore gagné ses boyards. Un passage d'un *Mémoire de Drouet, concernant le commerce*, qui porte la date du 22 mars 1728, en donne la preuve : « On ne se sert point de tapisserie dans les maisons (en Russie), y lit-on ; il serait inutile d'en apporter. Quelques négocians de France avaient envoyé des tentures d'Aubusson tant de haute que de basse lisse ; ils en ont envoyé de laine hâchée de la manufacture de Rouen ; on n'a pas pu s'en défaire. Il y a tout à perdre sur cette marchandise. » Le même observateur fournit aussi ce renseignement intéressant : « Nos glaces et miroirs sont trop chers pour la Russie ; elles (*sic*) ont ordinairement des bordures dorées et d'une sculpture délicate qui se gâtent à la mer ; elles sont aussi trop larges à proportion de leur hauteur, ce qui les rend extrêmement chères en comparaison de celles que les Anglais apportent, et qui sont hautes avec peu de largeur et n'ont que des bordures de noyer, d'ébeine ou de façon d'ébeine. » Il déconseille encore d'envoyer des bijouteries, « galanteries et quincailleries », car il en vient d'Allemagne et d'Angleterre à plus bas prix que celles de France. » (Ministère des Affaires étrangères, Paris. *Russie, Mémoires et Documents*, t. 7, f° 22-23).

(3) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 17, f° 428.

(4) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 24, f°s 126-146.

servir d'ornement dans les palais qu'elle fait construire ». De Fontainebleau on s'empressa de répondre que, si le traité était signé, on donnerait certainement à la tsarine « quelques tentures des Gobelins qui soient dignes d'elle et du Roy[1]. » Mais le traité ne fut point signé; il n'y eut pas d'envoi.

Anna Ioannovna affermit considérablement, si elle ne la créa pas, une politique mobiliaire (le terme est sans doute un peu ambitieux), à laquelle les souveraines de Russie restèrent fidèles pendant trois règnes. Sous le premier prétexte ou à la première occasion, les favoris recevaient une argenterie ou une maison meublée; à leur disgrâce (généralement au début du règne suivant), tout cela était confisqué; puis, tout ou partie de la maison entrait comme appoint dans la donation faite au nouveau favori.

En voici un exemple :

En 1740, La Chétardie parle des deux superbes palais qu'avait Biron dans son duché de Courlande, « meublés avec la plus grande magnificence ». Sous la régence d'Anna Léopoldovna, Biron fut arrêté et « sa dépouille » enrichit Julie de Mengden, au moment où cette favorite épousa le comte Lynar. « Rien, écrit alors le même ambassadeur, soit en argenterie, soit en meubles ne pourra surpasser la magnificence que Mme la Régente prend plaisir à étaler dans la maison qu'elle a donnée et presque fait rétablir entièrement pour Mlle de Megden » (septembre 1741[2]).

Deux mois après son couronnement, c'est au tour de l'impératrice Élisabeth de donner une maison au chambellan Razoumovski. La relation de La Chétardie vante la richesse de meubles qu'on y met et la vaisselle d'argent « partie des dépouilles du grand maréchal Lœwenwolde[3] ». Même information en mai 1743, donnée par Dallion : « Le bruit est général, écrit-il, qu'elle (la tsarine) a « donné à M. Choubin, son ancien favori, la maison du ci-devant maréchal « comte de Lœwenwolde, une des plus belles sans contredit et des mieux « étoffées de Saint-Pétersbourg[4] ».

Ce fut à peu près en vain que la régente Anna Léopoldovna promulga, dès son avènement, des lois somptuaires, préparées sous le règne précédent. Elles ne firent qu'inquiéter — et cela pour peu de temps — le célèbre ambassadeur La Chétardie, qui, « s'étant constitué en fortes dépenses en meubles et équipages magnifiques », redouta de « ne pouvoir pas être à portée de s'en deffaire sur place ainsi qu'il pouvait l'espérer. » En fait, rien ne put enrayer le mouvement de luxe qui emportait la noblesse russienne, et, d'ailleurs, les lois qui essayèrent de proscrire la somptuosité des vêtements ne visèrent jamais le luxe de l'ameublement : preuve qu'il était beaucoup moins répandu que l'autre, et cela seulement dans la plus haute aristocratie.

Le luxe mobiliaire, les ambassadeurs de France, même ceux du second rang, l'eussent développé de leur mieux si déjà la cour n'avait plus eu besoin, à ce point de vue-là, d'aucun entraînement. La Chétardie qui reçut à chacune de ses ambassades, une égale somme pour se meubler, portait « à un capital de

(1) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 26, f° 184.
(2) Affaires étrangères, *Corr. Russie*, t. 37, f° 366.
(3) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 40, f° 301.
(4) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 42, f°s 329-330.

50.000 écus », lors du second départ de Russie, sa vaisselle — une vaisselle célèbre et dont il sera parlé dans nos volumes sur l'orfèvrerie — et ses meubles. Un devis d'entrée, qu'il présenta à sa cour, se montait à 148.791 livres [1]. Dallion, qui avait dû se contenter du crédit ordinaire, infiniment plus modeste (6.000 livres), avait cependant, à son dire, « une maison des mieux estoffées et des mieux rangées. » A son départ, il lui fut d'autant plus facile de la vendre (après une annonce dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*) que l'ameublement en pays étranger « coûtait, nous apprend-il, une fois plus qu'à Paris [2] ». Tous les ambassadeurs vendaient ainsi leurs meubles quand ils partaient, et, pour la seule raison qu'on vient de lire, ils trouvaient immédiatement des acquéreurs.

* * *

La Chétardie eut part, lors de sa seconde ambassade, à une commande de meubles très intéressante, qui était destinée à Élisabeth. Il convient d'en rapporter toute l'histoire.

A la fin de 1743, dans ce régime d' « attentions suivies » auquel il préconisait de mettre l'impératrice, La Chétardie écrivit à Versailles :

« M. Brumer (ministre de Holstein), à l'occasion d'un bureau assez beau que j'avais laissé ici avec son gradin et sa pendule, et dont je lui ay fait présent, aprenant par M. Dalion qu'il désirait l'acheter, me fit entendre avant-hier que la czarine depuis qu'elle l'avait vu, souhaiteroit en avoir un semblable pour travailler plus à son aise et, qu'indépendamment de trois tiroirs, l'étagère surmontée de sa pendule fust fermée par deux battants pleins ou garnis de laiton doré afin de pouvoir mettre seurement et sous clé différents papiers suivant les compartiments. Je dis à M. de Brumer de témoigner à la czarine qu'il avait pris ses mesures pour luy en faire venir un de cette espèce et que je me chargerois d'en faire la galanterie à cette princesse, persuadé qu'il ne m'envieroit point ce petit avantage. Il y consentit. De là m'est venue l'idée que Sa Majesté, si cela était de son goût, pourroit à peu de frais marquer à la czarine une attention dont seurement elle serait touchée et, qu'en dépensant pour cet objet dix ou douze mille francs, le Roy pourroit envoyer du merveilleux en ce genre. Suposé que mon zèle à cet égard ait l'aprobation de Sa Majesté, aiez la bonté de donner vos ordres pour que cela soit exécuté d'icy au premier avril parce qu'en faisant porter cette caisse à Paris à la consignation de mon correspondant le sieur Baudoüin à Rouen, et en lui recommandant de me la faire passer promptement par la première occasion qui se présentera, je pourray la recevoir par les premiers vaisseaux et donner un nouveau prix à cette attention. Dans le cas contraire, engagez M. de Montmartel à faire faire un bureau dans les formes que je viens de marquer, mais point au-delà de mille écus pour le prix et je luy en tiendrai compte [3] ».

La cour de France accepta la proposition de La Chétardie et commanda le bureau. Hélas! bien longtemps avant qu'il fût achevé, la malencontreuse lutte dans laquelle l'ambassadeur s'était engagé avec Bestouchev s'était terminée en faveur de ce dernier; le diplomate français — voyageant sous le nom singulier qu'il avait pris : « comte du Bureau! » — avait dû regagner son pays. L'année suivante les services de Versailles étaient prévenus que :

« Un bureau en forme de secrétaire, ordonné au mois de may de la part du Roy pour la czarine... se trouvait présentement achevé avec le serre-papiers et la pendule au milieu, le tout de bois de violette en compartiments, garnis d'ornements de bronze [4] ».

Le roi, qui offrait sa médiation à Élisabeth dans la guerre contre la Suède, approuva que le bureau fût envoyé; et, dès le lendemain (17 avril 1745), on écrivit dans ce sens à Dallion en lui disant qu'avant son départ de Paris :

« Il avait su que le Roy avait fait ordonner à Hébert de préparer un bureau en forme de secrétaire... dans un goût noble et nouveau..., pour en faire présent à l'impératrice de Russie... Comme ce bureau se trouve enfin en sa perfection, Sa Majesté a donné ses ordres pour le faire emballer proprement et le faire passer à Péters-

(1) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 34, f° 233.
(2) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 41, f° 268.
(3) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 43, f° 468.
(4) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 45, f° 278.

bourg... C'est peu de chose en soy-même lorsqu'on considère la grandeur du Roy qui fait ce présent et (celle) de l'Impératrice à laquelle il est destiné; mais c'est toujours une marque de l'attention de Sa Majesté pour ce dont cette Princesse a paru avoir quelque désir[1] ».

On s'en remettait à Dallion pour en faire l'usage le plus convenable après s'être concerté là-dessus avec le chancelier.

Ordre fut en effet immédiatement donné à M. de Boze, directeur de l'Académie des inscriptions et des ordres du roi, et garde des médailles de son cabinet, de faire emballer le bureau. Par les soins de de Boze le bureau et ses dépendances fut soigneusement « encaissé dans quatre caisses » que l'on marqua d'une marque convenue et, sur ordre du contrôleur général, des commis de la douane vinrent plomber gratuitement ces caisses chez Hébert. Elles furent adressées alors à M. de la Bourdonnaye, intendant de Rouen, qui les fit embarquer sur un navire hollandais, (25 avril-25 mai 1745[2]).

Les caisses n'avaient pas encore quitté Rouen que, de Pétersbourg, Dallion écrivait :

« Le comte Woronzow m'a prié de lui faire venir de France un de nos plus grands bureaux pour écrire, avec ses étagers (*sic*) et sa pendule qui se place sur les dits étagers. Je me suis chargé avec beaucoup de plaisir de la commission et j'ay l'honneur de vous en parler parce que ce serait une occasion, si vous le jugez à propos, de lui marquer une attention à très peu de frais. Je fis venir il y a trois ans un pareil bureau pour le cy-devant grand maréchal de Bestuchef. Celui-cy, en partant pour les pays étrangers, le donna au comte Woronzow et l'impératrice qui l'a trouvé à son gré vient de le lui prendre. Ledit bureau coûta 15 ou 16,000 francs. En y mettant le double on aurait sans doute du plus beau en cette espèce[3] ».

Cependant, le 21 juin, sans qu'on ait encore la lettre de Dallion, on lui mandait du Camp-sous-Tournay :

« Nous avons lieu de croire que le bureau sera du goût de l'impératrice de Russie. Plût à Dieu que cette Princesse signât dessus notre traité de quadruple alliance ![4] ».

Le 25 juillet, on lui écrit encore :

« Il faut voir quel effet fera le bureau... Apparemment que l'Impératrice après l'avoir reçu rendra à M. Woronzow celui qu'Elle luy avait demandé[5] ».

Mais Dallion, à la date du 14 août, se permet d'en douter, et le 31 du même mois le ministre des affaires étrangères commence lui-même à être moins rassuré sur l'effet que le bureau produira :

(1) Aff. étr., Paris, *Corr. Russie*, t. 45, f° 286. Hébert était depuis 1740 au moins le fournisseur du pr. Cantémir, ambassadeur à Paris.

(2) Voici le détail de ce meuble :

État de la nature et de la valeur des objets contenus en quatre caisses de différentes grandeurs à plomber chez le sieur Hébert, marchand-bijoutier, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Grand Conseil :

1° Un bureau de cabinet de six pieds de long sur trois de large, de bois violet à compartiments avec ses pieds de biche, quart de rond et autres ornements de bronze doré; 2° une petite armoire assortissante de trois pieds quatre pouces de largeur allant au bout du bureau; 3° un serre-papiers d'environ trois pieds de haut qui se place sur la petite armoire; 4° une pendule traitée dans le même goût pour terminer le serre-papiers. Le tout appartenant au Roy et revenant à Sa Majesté à la somme de sept mille livres. (Aff. étr., Paris, *Corr. Russie*, t. 45, f° 342). — Les registres des *Présens du Roy* enregistrent ce cadeau à la date du 22 mai 1745 et en portent le prix à 7.255 francs (Tom. 2098, f° 30).

(3) Affaires étrangères, Paris, *Corr. Russie*, t. 45, f°s 415-416. — Dallion — que l'on voit ici se charger si bénévolement de commandes de meubles pour les chanceliers russes, — ne s'en serait même pas tenu à cela, d'après ses ennemis. Dans une *Histoire véritable de M. Daillon*, qui est insérée dans les registres des Affaires étrangères à Paris, on lit que, pendant son année de résidence à Saint-Pétersbourg, il « fit si bien ses affaires qu'au retour de M. de la Chétardie, il se trouva riche; il avoit eu le secret de mettre à profit la franchise de l'ambassade pour faire venir des marchandises de toute espèce jusqu'à de la poudre et du tabac qu'il débitoit publiquement dans l'hôtel, de sorte que si quelqu'un se plaignait de ne trouver point chose de son goust, on le renvoyoit à la petite France, autant dire à M. Daillon, compliment qui fut fait à la table de la comtesse de Romanshoff, dame d'honneur de l'Impératrice ». (*Idem*. t. 49, f°s 278-279).

(4) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 45, f° 466.

(5) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 47, f° 20.

« Si vous ne réussissez à rien, écrit-il à Dallion,... j'aurai regret au beau bureau qui vous a été envoyé et qui ne peut être un véhicule assez puissant pour vous conduire à quelque chose de véritablement utile [1] ».

Enfin, à la fin de septembre, Dallion mande que le bureau est arrivé en très bon état. Il en avertit le chancelier et l'impératrice, qui, « fort sensible à cette marque d'intérêt de Sa Majesté, saisira avec plaisir toutes les occasions de luy en témoigner à son tour. » Quand le meuble lui eut été remis, elle dit. près de deux mois après à Dallion, qui le lui demanda, que le bureau « ne pouvait pas ne pas être de son goût, venant de la main dont il vient, et qu'elle l'avait fait placer dans sa chambre à coucher [2]. »

Les meubles qu'il faisait commander pour Élisabeth, ceux qu'il insinuait d'offrir à Vorontsov, ne furent pas les seuls que La Chétardie fit arriver en Russie. On voit dans les dépenses extraordinaires de cet ambassadeur, pour le commencement de 1744, qu'il avait fait un présent de 3.600 livres à un prince Golitzine [3]. Dallion n'en agissait pas autrement et, en mai 1745, il offrit une tenture de tapisserie de la valeur d'onze cents livres au comte Santi, Italien, qui était le grand maître des cérémonies. Le roi approuva ce présent [4]. »

De plus en plus, au reste, les meubles étrangers formaient un article d'exportation, et les tarifs de douane le prévoyaient. Ces meubles subirent en 1746 un droit de 10 o/o selon leur valeur. La même année, dans un *Mémoire sur le Commerce de la Russie*, le négociant français Boët de Saint-Léger préconisait la création d'un service régulier de navigation entre Saint-Pétersbourg et le Havre.

« Il est évident, expliquait-il, que s'il existait, la Cour de Russie et tous les seigneurs du pays ne manqueraient pas de tirer de France des meubles, équipages et habits, etc., qu'ils sont obligés de payer beaucoup plus cher et qu'ils ont encore de moins bon goût en les tirant de Berlin, Dresde et Leypsic [5] ».

Enfin un *État des marchandises arrivées en 1746 des païs etrangers par mer* indiquait les chiffres suivants :

Meubles de bois, et autres choses de même espèce.	37.940	Roubles
Vaisselle de cristal, de porcelaine et de terre	33.745	—
Carrosses et harnais	8.546	—
Plusieurs sortes de tapisseries (6)	3.879	—

En 1747, deux Français qui créèrent en Russie la première maison de commerce stable, marquent qu'il pourrait venir un vaisseau de Rouen ou du Havre « d'environ 100 ou 120 tonneaux, chargé de meubles de diverses sortes, excepté des tapisseries (plus loin ils exceptent aussi la porcelaine), de draps fins, de bas de soie blancs..., marchandises de mode, bijouterie commune, etc. » Les étoffes de prix et les bijoux continueraient à prendre la voie de terre [7].

* * *

Sous le règne d'Élisabeth, le chancelier Michel Vorontzov, l'homme d'État le

(1) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 46, f° 111.

(2) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 48, f° 290. Le fret du bureau avait coûté, avec les autres menues dépenses faites à cette occasion, 85 livres. (Affaires étrangères, Paris, *Corr. Russie*, t. 47 f° 196).

(3) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 44, f° 377.

(4) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 45, f°s 355 et 466.

(5) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 49, f° 111. Boët de Saint-Léger continuait à préconiser la même idée trente-trois ans plus tard et transcrivait mot pour mot cette phrase dans un autre mémoire qui se trouve dans la série *Mémoires et Documents* (Russie), t. 7, f° 322.

(6) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 49, f° 277.

(7) Affaires étrangères, Paris, *Corr. Russie*, t. 50, f° 260.

plus favorable à l'alliance française, fut aussi le plus grand amateur de nos meubles. A la fin de 1745, le comte vint voyager en France avec sa femme, « cousine germaine de l'Impératrice ». On les reçut avec les plus grands honneurs. Le roi fit accueil à Vorontzov et ordonna de lui offrir les estampes de la bibliothèque, reliées le plus proprement qu'il serait possible. Il y fit joindre toutes les médailles d'or de l'histoire de France et celles de son règne [1]. De Boze, dont nous savons les titres, conféra à ce sujet avec de Cotte, et, indiquant que la suite des médailles des Rois de France, avec le « coffre ou médaillier » valait environ 6.000 livres, il demande des ordres plus précis pour déterminer les mesures du meuble. Il convenait d'y faire travailler incessamment. Un mois après tout fût prêt, et médailles et estampes furent remises au chargé d'affaires de Russie [2]. Onze ans plus tard, le marquis de l'Hôpital, au moment de son arrivée à Pétersbourg comme ambassadeur, fut chargé de remettre à Michel Vorontzov un autre médaillier; celui-ci était de 150 médailles d'or (au lieu de 90 la première fois) et du prix de 29.986 liv. 7 d. 6 s. [3].

En janvier 1758 on demanda à l'Hôpital de savoir si « une magnifique tenture des Gobelins, des meubles de la Savonnerie, des porcelaines de Sève ne seraient pas du goût du grand-chancelier, ou ce qui lui serait plus agréable en tout autre genre [4] ». Mais on apprit entre temps, par le chevalier Douglas qui, sans caractère officiel, avait renoué les relations diplomatiques entre la France et la Russie, que Vorontzov ne se faisait pas scrupule d'avouer que « ses dépenses présentes l'obligeaient à restreindre celles qui ne lui étaient pas absolument nécessaires ». Et, en juin, on écrivait de Versailles à l'Hôpital que le marchand français Michel, « ayant apporté le plan de deux pièces que M. le comte de Woronzow désire meubler (dans la maison qu'il faisait bâtir à Saint-Pétersbourg) Sa Majesté avait ordonné de les acheter » *(sic)*. Le roi y joindrait encore une tenture de tapisserie de ses manufactures et les sièges nécessaires [5]. D'après ce que Michel avait vu chez différents marchands l'état des meubles montait à 84.440 livres; on estimait à 30.000 livres la tapisserie que l'on espérait faire accepter à Vorontzov et les sièges à 6.000 livres. Michel, de concert avec le marquis de Marigny, convint avec les marchands des conditions et dates d'exécution et de paiement, de façon à profiter d'un bateau qui devait apporter à l'impératrice « différents achats faits pour son service » [6].

Le choix des meubles « devant répondre à la générosité du roi... et à l'opinion que l'on a dans les pays étrangers de la perfection des arts en France », Marigny eut ordre de commander « tout ce qu'il y a de plus beau et tout ce qui peut le mieux convenir pour sa destination ». Dès le mois d'août, le marquis de l'Hôpital transmettait la vive reconnaissance de Vorontzov prévenu des intentions du roi, et on lui mandait qu'une partie de l'ameublement allait partir sur-le-champ. L'autre ne serait envoyée que l'année suivante.

(1) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 48, f° 275.

(2) Id., id. t. 48 f°s 294-295 et t. 49, f° entre 25 et 45). *Présens du Roy*, t. 2097, f° 117, et 2098, f° 31, 27 juillet 1746. La valeur du présent ressort à 10.506 liv. 5 s. 6 d.

(3) Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 54, f° 161. *Présens du Roy*, t. 2098, f° 43 (janvier 1757).

(4) Ministère Affaires étrangères, Paris. *Corr. Russie*, t. 55, f° 31.

(5) Affaires étrangères, Paris, *Corr. Russie*, t. 51, f° 439 et t. 56, f° 284.

(6) Id., t. 56, f° 293.

Le même courrier porta à l'Hôpital deux mémoires, l'un avec les prix — pour qu'il sût à quoi le tout montait — l'autre sans les prix, qu'il remettrait au chancelier : « Il doit voir (le chancelier), ajoutait le ministre, par ce que S. M. fait pour lui malgré l'état des finances, combien elle est disposée à luy donner des marques de sa bienveillance (1er octobre 1758)(1) ».

Il s'agit d'une commande si importante et d'une description technique si parfaite que nos lecteurs seront certainement heureux d'en trouver ici le détail d'après le mémoire resté aux archives de l'ambassade ; c'est celui sur lequel les prix sont marqués.

ÉTAT DES MEUBLES ENVOYÉS PAR ORDRE DE LA COUR DE FRANCE
A M. LE COMTE DE WORONSOW, VICE-CHANCELIER DE S. M. I. DE RUSSIE

Savoir :

Un bois de lit à l'impérial de six pieds de large sur sept pieds de long, bombé devant et sur les côtés avec un chantourné et des retours sur les châssis, moulures et sculpture, cy	152 livres
Pour toute la ferrure du lit, y compris les tringles des croisées et portières, payé au serrurier.	434 livres
Pour avoir poli et mis en couleur d'eau au fer la dite ferrure et quelque peu de dorure suivant le mémoire.	226 l. 6 s. 3 d.
Pour la dorure du châssis en moulure et sculpture	50 livres
Quatre bergères en bois de noyer à moulure et sculpture dorées d'or fin jaune et bruni à 60 livres.	240 livres
Six fauteuils pareils encore à 56 livres	336 —
Douze autres fauteuils pareils encore à 53 livres.	636 —
Six chaises pareilles aux fauteuils et dorées à 46 livres.	276 —
Deux écrans sculptés et dorés riche à 75 livres	150 —
Douze grands fauteuils, très riches en sculpture et moulures, dorés à 72 livres	864 —
Deux grands sophas pareils, de la grandeur de trois fauteuils, chacun à 210 livres . . .	420 —
Deux écrans très riches pareils en sculpture et dorure, à 120 livres	240 —
474 pieds de moulure doré à 5 livres	2.370 —
120 aulnes de damas cramoisi de Gênes employés *(sic)* dans le lit et ses dépendences.	
280 aulnes envoyés en pièce.	
400 aulnes à 15 livres l'aulne	6.000 —
4 aulnes 1/2 gros de Tours employés dans le lit.	
80 aulnes gros de Tours envoyés en pièce.	
84 aulnes 1/2 à 15 livres. . . . . , ...	1.267 l. 10 s.
40 aulnes taffetas double florence pour doubler les portières à 6 livres	240 livres
100 aulnes damas vert de Gênes à 14 livres	1.400 —
24 aulnes 15/16 gros de Tours à 14 livres	336 —
56 marcs 7 onces 4 gros en 156 aulnes 2/3 large galon d'or de Paris $\frac{20\ m.}{77\ m.}$ 3 onces, 3 gros en 167 aulnes 3/4 glacés, plus petits pour bordé, 2 onces, 7 gros employés à border tout le lit richement.	15.637 l. 16 s. 3 d.
77 marcs, 2 onces, 7 gros, cy de l'autre part.	
27 marcs, 4 onces, 6 gros en 73 aulnes 3/4 large.	
25 marcs, 2 onces, 6 gros en 20 aulnes 3/4 étroit.	
130 marcs, 2 onces, 3 gros à 84 le marc. . . . . envoyés en pièce.	10.944 l. 18 s. 9 d.
130 marcs, 4 onces, 4 gros franges d'or de Paris employés à la garniture du lit à 84 le m.	2.483 l. 5 s.
16 marcs, 3 onces, 3 gros large galon de Paris à festons brillanté en... (resté en blanc) aulnes.	
36 marcs, 7 onces, 4 gros de bordé pareil	
36 marcs, 2 onces, 7 gros à 92 le marc.	3.345 l. 1 s. 3 d.
Payé au tapissier pour avoir doublé le lit et toutes les dépendences, fourni les 4 pommes galonnées d'or faux avec franges et façons du tout, suivant son mémoire	687 l. 16 s.
Un beau trumeau de cheminée de 10 pieds 9 pouces de haut sur 5 pieds de large richement sculpté et doré en 2 glaces avec son parquet en bois de chesne	1.532 livres
Un vis-à-vis de 11 pieds 11 pouces de haut, sur 5 pieds 10 pouces de large pareil à la cheminée à l'exception de la hauteur, en deux glaces avec son parquet sculpté et doré	2.354 —

(1) Affaires étrangères, Paris, *Corr. Russie*, t. 58, f° 7.

Un trumeau entre croisées de même hauteur et largeur que celui cy-dessus en deux glaces avec sculpture et dorure	2.279 l.4 s.
Un pied à 4 consoles richement sculpté et doré d'or jaune avec son marbre fin de saracolin de 5 pieds 1 pouce de long sur 1 pouce 3/4 d'épaisseur	918 —
Un très beau feu représentant Vulcain et Vénus avec ornemens et poupées de bronze cizelé et doré d'or moulu surdoré avec les garnitures ordinaires en fer, consistant en belles tenailles, pincettes et croissant	1.250 —
Trois fortes paires de bras à 3 branches cizelées et dorées d'or moulu avec leurs bonnets à 480 livres	1.440 —
Un trumeau de cheminée de 10 pieds 9 pouces de haut sur 15 pieds de large avec panneaux en guirlande de fleurs en deux glaces, sculpture et dorure	1.056 —
Un trumeau entre croisées conforme au précédent à l'exception de la hauteur qui est de 11 pieds 11 pouces sur 5 pieds en deux glaces, sculpture en dorure riche	1.458 l.12 s.
	45.286 l.19 s.3 d.
Un feu représentant de grands chinois avec ornemens de bronze cizelé et doré d'or moulu, garni de ses dépendances	760 —
Deux grandes paires de bras à 3 branches à ornemens et feuillages de bronze cizelés et dorées d'or moulu à 360 livres pièce	720 —
Une très belle commode de Japon en relief ornée de son double cartel de face et de côté avec son marbre bleu turquin de 4 pieds 1/2 de long	1.230 —
Un gros lustre à 3 consoles avec des ifs entre les consoles, à 9 bougies, la carcasse dorée d'or moulu de ... feuilles garnies de cristeaux *(sic)* de Bohème	870 —
Deux girandoles en évantails à face dont les carcasses sont dorées et garnies de cristeaux choisis	420 —
Deux très belles encoignures de Japon ornées de bronze d'un contour nouveau, dorées d'or moulu avec leur marbre bleu turquin	1.250 —
Deux paires de foureaux de fer blanc pour couvrir les feux à 30 livres pièce	60 —
Une table à jouer ronde, plaquée de bois des Indes et couverte en velours	240 —
Deux tables de picquet à gorge, plaquées en bois de roze, couvertes en velours bordé de galon d'or	260 —
Deux tables à quadrille dans le goût de celles cy-dessus à 136 livres pièce	272 —
Un soufflet plaqué fleurs et doré	27 —
6 écrans à mains représentant des figures habillées au naturel à 6 livres pièce	36 —
Six écrans à figures chinoises, fonds bleu à bordures dorées à 3 livres pièce	18 —
Six écrans en camayeu rouge et vert à 2 livres 10 pièce	15 —
Six écrans en camayeu vert et jaune à 2 livres 10 pièce	15 —
Une cheminée de marbre saracolin de 6 pieds de long sur 3 pieds 9 pouces de haut, ornée d'architecture et de sculpture au milieu et avec têtes, composée de sa traverse, tablette, consolles, foyer et revêtement	1.200 —
Une autre cheminée de marbre bleu turquin de la même grandeur que celle-ce cy-dessus, garnie d'ornemens de bronze dorés d'or moulu	1.600 —
Pour toutes les caisses, dont deux doubles pour les glaces, estampes et fournitures pour celles-ci, encaissage des autres, emballage du tout et faux-frais d'expédition d'ici. 761 liv. 10 s.	
Pour voitures d'ici à Rouen, frais à la reception et embarquement dans le navire pour Pétersbourg (1). 611 liv. 12 s.	1.373 l.2 s.
	56.653 l.1 s.3 d.

Hélas ! les si beaux meubles n'allaient pas arriver sans encombre à leur destination.

En novembre 1758, le vaisseau affrété par Michel se trouvait échoué sur les côtes de Danemark. Il y avait apparence que la plus grande partie des effets serait gâtée ou perdue. Le chancelier, auquel le second mémoire fut remis, exprima à L'Hôpital l'étendue de sa gratitude et dit qu'il n'avait pas laissé ignorer à sa souveraine la libéralité du roi si honorable pour lui. Il était fort affligé de la mauvaise aventure du vaisseau, mais « quelqu'en fut l'événement, son cœur resterait pénétré d'une marque aussi singulière de la bonté du Roy ».

A Versailles, en apprenant le naufrage des meubles, on fut fort peiné. « Cependant, écrivit-on, malgré le désir qu'on a icy de faire ce qui peut être agréable à

(1) Affaires étrangères, Paris, *Corr. Russie*, t. 57, f° 8, 9.

(2) Id., t. 58, f° 279.

ce ministre, je ne crois pas, en la situation où sont les finances de S. M., que l'on le dédommage par un second envoi. Ainsi je vous conseille, Monsieur, de ne point le lui laisser entendre. » On espérait d'ailleurs que Michel, qui allait se rendre en Danemark pour cette affaire, n'y trouverait que peu de choses de détérioré [1]. Quoi qu'il en ait été, la cour de France ne s'en tint pas à ses projets d'économie. Les *Présens du Roi* nous apprennent qu'en décembre 1759 il fut donné au chancelier de Vorontzov « une tenture de tapisserie des Gobelins, représentant des fragments de *Don Quichotte*, du prix de 31.810 livres 14 d. [2]. Tout ce qui la concerne a été publié par M. Fenaille dans son *État général des tapisseries des Gobelins* [3].

Le grand chancelier d'Élisabeth, au reste, soit qu'il les tînt du roi de France, soit qu'il les payât de ses deniers, ne manqua point en sa demeure de ces très beaux meubles de France qu'évidemment il appréciait beaucoup. Les preuves en abondent[4]. En 1758, il écrivait à Douglas qui, rentré en France, lui servait de commissionnaire dévoué :

« J'ai trouvé les tapisseries à fort bon marché, mais malheureusement elles sont trop basses et ne peuvent servir dans ma nouvelle maison ». Et, dans la même lettre : « Ce sera mon tapissier (un nommé Corner) qui vous remettra lui-même cette lettre; je l'envoye (à Paris) pour achetter plusieurs ameublements qui me seront nécessaires. Je vous prie, en lui servant de guide, de vouloir bien me donner encore cette preuve de votre amitié [5] ».

(1) *Ed. id.*, t. 59, f°s 61, 62.

(2) *Présens. du Roi*, t. 2095, f° 8.

(3) *Le XVIII siècle*, t. 1, p. 221-223. En 1758, les deux pièces délivrées sur ordre de M. de Marigny étaient *La Poltronnerie de Sancho* et *Le Chevillard*. Cette même année on donna encore « trois portières des Dieux, un canapé complet, composé d'ornements de fleurs et de fruits, huit fauteuils complets, assortis audit canapé, et, un écran, fond d'animaux et allentour de fleurs ». Aux deux pièces de 1759 étaient joints : « six pièces de de trumeaux (portières) pour servir à la dite tenture, plus un canapé, un écran et quatre fauteuils complets, produisant en carré 8 aunes 10 1/2 ». Les meubles furent exécutés sur des dessins de Maurice Jacques et de Louis Tessier. Malheureusement il n'existe pas dans les mémoires de ces peintres, écrit M. Fenaille, « d'indications suffisantes pour donner la description des modèles du meuble de Voronzov ». On ne sait point aujourd'hui où ces meubles se trouvent; l'hôtel que le comte de Vorontzov avait bâti, étant devenu, comme on le verra ci-après, la propriété de la couronne, il se peut qu'il y en ait cependant des pièces dans les palais impériaux. Les trumeaux qui accompagnaient l'*Histoire de Don Quichotte* étaient, dit M. Fenaille, à fond d'ornements jaunes, ton sur ton, avec le chiffre du Roi dans un médaillon de fleurs disposé au centre de la portière. (*L. c.*, p. 221).

(4) La célèbre princesse Dachkov, présidente de l'Académie des sciences sous Catherine II, était la nièce de Vorontzov. Elle dit, dans ses *Mémoires*, qu'elle avait appris dans la maison de son oncle « à admirer la politesse et l'élégance raffinée de la société qui y venait, ainsi que le goût tout européen qui avait présidé à son ameublement et à sa décoration, assez magnifiques pour lui assigner, à juste titre, le rang de résidence princière. » *Mém.* Paris, 1859, t. I. p. 33.

(5) Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 62, f°s 3 et 4. Un objet d'importation française très demandé à cette époque était les équipages. Nos ambassadeurs, dans la formation de « leur maison » et dans les devis de leur « entrée », atteignaient le plus facilement du monde, sur ce chapitre-là, 150.000 livres. Il y suffisait de trois voitures avec les habits des « officiers », des gens de livrée et de représentation; un carrosse à deux fonds; une calèche argentée, et une berline « en or ». (Affaires étrangères, Paris, t. 43, f° 224. Estimation de l'entrée de La Chétardie). Il va de soi que la cour de Russie ne pouvait pas, sur cet objet, demeurer en arrière. Aussi les documents qui se rapportent aux carrosses sont très nombreux. Plusieurs émanent encore du chancelier Vorontzov et de son commissionnaire Douglas. En 1757, ce dernier commandera au sellier parisien Bournigal un carrosse de voyage que Vorontzov veut offrir au comte Razoumovski; il le faut égal en valeur et en beauté à celui que M. de Maillé a fait venir dernièrement de France pour Vorontzov. On envoie à Douglas les armoiries de Razoumovski pour qu'on les peigne sur les portières du carrosse. (Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 51, f° 383). Douglas doit commander en outre un carrosse pour l'impératrice, dont il a fait voir les plans à l'ambassadeur de Russie et pour les dépenses duquel il lui est délivré 15.000 livres (Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 51, f° 386). Vorontzov commande encore une voiture pour son beau-fils, le baron de Strogonov,

L'Hôpital, partant pour la Russie n'emportait pas seulement le médaillier de Vorontzov; on lui avait remis « un assortiment complet de bijoux et de porcelaines ». Il prit la liberté, dit-il, d'offrir à l'impératrice, « une garniture de cheminée de porcelaine de Vincennes gros bleu, avec une jatte et son pot pour laver les mains, d'un bleu plus pâle ». L'impératrice lui fit l'honneur de l'en remercier et l'Hôpital lui en destina d'autres morceaux. Il en réservait également des pièces pour le chambellan Chouvalov. Ce furent les premiers succès d'un autre objet de luxe français sur lesquels les Russes allaient aussi mettre leur prédilection : la porcelaine de Sèvres [1].

* * *

Sous le règne de la fille de Pierre le Grand, quelle que fut l'ampleur de ses largesses dont Catherine II approcha seule et que ne fit qu'imiter le prince Potemkine, il subsistait encore en Russie beaucoup de l'incroyable bonhomie ancienne; il y existait aussi beaucoup d'habitudes que l'on voit se perpétuer jusqu'aujourd'hui dans la bourgeoisie moyenne. Dans cette classe sociale, il n'est guère de mode, par exemple, d'avoir plusieurs habitations meublées. Chaque été il se fait de véritables transports de mobilier, menés de la ville à la campagne et qui est rapporté en ville quand on rentre à l'automne. Un curieux passage des *Mémoires* de Catherine II, alors grande-duchesse, va nous peindre ce singulier mécanisme, et nous initier en même temps aux premiers achats de cette princesse pour ses appartements du Palais d'Hiver et pour Oranienbaum. Ce passage nous donnera du même coup de précieux renseignements sur les mobiliers d'Elisabeth [2].

et elle arrive à Saint-Pétersbourg, ainsi que celle de Razoumovski en décembre 1758. Un ami du chancelier donna l'ordre de laquer la voiture de Strogonov au lieu de la dorer : « Ici, écrivait-il de Paris, à la fin de 1757, on ne dore plus les voitures; on les décore seulement de peinture ». (*Archives Vorontzov*, t. 6. Lettre du 26 novembre 1757). Ce carrosse, en bois doré et à panneaux peints, fut fait en 1757 et arriva à Saint-Pétersbourg en décembre 1758. Il est exposé aujourd'hui au Palais des Armures à Moscou. Le neveu de l'impératrice, le futur Pierre III, quelle que fût sa prédilection avouée pour l'Allemagne, n'était pas sans avoir envie de temps à autre de voitures ou d'attirails de chasse venant de France. Un jour, en jouant aux cartes, il parle à l'Hôpital de la magnificence de ses carrosses. Il demande où l'ambassadeur en a fait faire un à deux places qu'il trouve fort de son goût. L'Hôpital, devinant le désir du grand-duc d'avoir son carrosse, lui dit qu'il le lui enverra le lendemain avec les harnois. Le grand-duc « remercie avec bonté », et le lendemain le carrosse fut envoyé arec les harnais pour six chevaux. (Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 59, f° 368). L'Hôpital se fit rembourser ce carrosse et les harnais, en frais extraordinaires pour la somme de 8.800 livres. (Id. t. 62, f° 30). Autres voitures : on écrivait de Versailles en octobre 1759, à l'attaché militaire Montalembert : « Il y a ici une berline fort belle qui conviendrait à M. de Soltikoff (le feld-maréchal) et dont le Roi serait fort aise de lui faire présent. Vous pourrez aussi commander la diligence que ce général vous a demandée ». (Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 61, f° 206). Cette vogue des voitures françaises durait encore sous Catherine II. En 1763, un de ses secrétaires, Iélaguine, demandait à Breteuil de lui faire venir de France une berline de 3 à 4.000 livres et les harnais pour 6 chevaux. Louis XV consentit à l'offrir, et la berline fut expédiée au nom d'un marchand de Saint-Pétersbourg. Mais, au dernier moment, Iélaguine refusa le présent qu'il avait été heureux d'accepter par une lettre française si bien tournée que le chargé d'affaires Bérenger estimait que Catherine avait pris elle-même la peine de l'écrire... pour son secrétaire, lequel ne savait pas notre langue. La voiture fut retenue au passage, à Dantzig, par le chargé d'affaires Dumont. (Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 73, 74, 75).

(1) D'après les *Présens du Roy*, t. 2095, f° 71, l'assortiment complet de porcelaines de Sève emportées par l'Hôpital valait 8.320 livres. Cette année 1757 les garnitures de cheminée en porcelaine de Sève étaient le présent usité à Versailles. On en envoya un aussi au roi de Danemark qui eut ensuite un service complet; la reine eut de beaux vases. (Affaires étrangères, Paris. *Corresp. de Danemark*, t. 135 et 138, f° 29 et 39).

(2) Un *Inventaire de meubles du palais de Tsarkoé-Sélo*, sous l'impératrice Elisabeth Pétrovna (1748-1757), ne mentionne que les meubles français suivants : 4 douzaines de fauteuils français en bois jaune sculpté, dont le siège et le dossier sont cannés; 4 canapés français, sièges et dossiers de jonc tressé ; 2 canapés français avec des coussins; 12 chaises étrangères, jaunes, tressées de jonc, avec des coussins; 1 lit à la manière française. (Alexandre Benois. *Le Palais de Tsarkoé-Sélo sous Elisabeth* (en russe), appendice IV, p. 16.)

Voici ce qu'écrit Catherine II pour l'année 1751 :

« A la fin de septembre, nous repassâmes au Palais d'Hiver. La Cour était alors si mal en meubles que les mêmes miroirs, lits, chaises, tables et commodes qui nous servaient au Palais d'Hiver passaient avec nous au Palais d'Eté, et de là à Péterhof, et nous suivaient à Moscou même. Il s'en brisait et cassait dans les transports un bon nombre et dans cet état de déchet on nous les donnait, de façon qu'on avait de la peine à s'en servir. Et, comme il fallait un ordre de l'Impératrice pour en avoir d'autres, qu'elle était la plupart du temps d'un accès difficile, ou même inaccessible, je pris la résolution de m'acheter petit à petit des commodes et les plus nécessaires des meubles, de mon argent, tant pour le Palais d'Hiver que pour celui d'Eté. Et quand je passais d'une maison à l'autre, je trouvais tout ce qu'il me fallait sans difficulté et sans les échecs du transport. Cet arrangement plut au grand-duc et il en fit autant pour son appartement. Pour Oranienbaum, qui appartenait au grand-duc, nous avions, à nos frais et dépens, tout ce qu'il nous fallait dans mes appartements à moi, dans cette maison. J'y faisais tout à mes propres dépens afin d'éviter toute contestation et difficulté, car Son Altesse Impériale, quoique très dépensier pour ses fantaisies, ne l'était point du tout pour tout ce qui me regardait » [1].

Ces achats, faits évidemment chez les commissionnaires de la jeune cour, les Michel, les Foulon, les Godin, les Raimbert, amenèrent sans doute dans les palais de la grande-duchesse plusieurs des beaux meubles que nous avons trouvés à reproduire ; ils contribuèrent en quelque chose à l'endettement de la future impératrice, obligée, quelques années après celle où elle écrit, d'avoir recours à l'envoyé anglais et de faire appel un peu plus tard à Breteuil. [2]

* * *

Arrivée au trône, l'impératrice Catherine, très ennemie de notre pays, s'éleva contre son influence et répétait que la France « prétendant avoir le droit de donner le ton pour les étoffes et les modes, elle croyait rendre service à la République des puissances en restreignant notre commerce. » [3]

Sa politique tendit à se passer de notre fabrication en appelant en Russie, à la manière du tsar Pierre, « des gens à talens de toutes sortes d'arts et de professions », et en fondant, ou faisant établir par les grands seigneurs, des manufactures. Créant de nouveaux impôts en 1765, elle les dit destinés « à former des maîtrises pour les arts et métiers ».

Comme il n'y avait plus entente entre la France et la Russie, ainsi que cela existait aux temps des Pierre le Grand et d'Élisabeth, ce fut le jeu des Choiseul et des Praslin de poursuivre en France les embaucheurs de Catherine II.

En ce qui concerne le mobilier, les ouvriers surtout appelés en Russie et que souvent on ne put pas empêcher d'arriver, étaient les dessinateurs et les teinturiers lyonnais, les vendeurs d'échantillons et de modèles, les doreurs, les graveurs, les faïenciers, les orfèvres et les horlogers de Paris. On peut y ajouter les ouvriers de Saint-Gobain et les émailleurs génevois. Quand Falconet fut arrivé à Pétersbourg, l'impératrice se servit de lui pour atteindre certaines de ses fins ; à Versailles on s'en offusqua. On estima que c'était, de la part du sculpteur, « bien mal répondre à la complaisance que le Roi avait eue à son sujet. [4]

(1) *Mémoires de l'impératrice Catherine II*. Londres, 1859, p. 163-164.

(2) K. Waliszewski. Le *Roman d'une Impératrice*, 1897. pp. 102, 164. Catherine garda mauvais gré au marchand Michel. Elle écrivait à Falconet le 14 février 1769 qu'elle le regardait « comme une sangsue. » (*Rec. Soc. imp. hist. russe*, t. 17. p. 62). Michel fournissait les Tchernychov, les Vorontsov, les Chouvalov, etc.

(3) Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 74, f° 46 (août 1763).

(4) Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 80 (23 janvier 1767).

Cinq ans après l'avènement au trône de Catherine II, sa politique prohibitive commençait à porter des fruits. Le chargé d'affaires Rossignol trouvait, étant à Moscou, que les Russes s'étaient formés singulièrement vite, « au point qu'ils sont d'excellents ouvriers et fort intelligents. Ils réussissent très bien dans les velours, dans les étoffes brochées à fleurs de toutes sorte et dans le taffetas. » Le bas prix auquel ils produisaient compensait, à son estimation, la moindre qualité et le moins de durée. Il annonçait qu'ils avaient projeté « d'engager des ouvriers en bronze et en marqueterie pour faire des meubles, qu'ils copient déjà fort bien, et toutes sortes d'ouvrages en bronze, pour empêcher par là les envois considérables qu'on fait de ceux de France en tout genre. » (1)

En 1767, le marchand Raimbert qui, l'année d'avant, avait proposé à Choiseul d'entreprendre en Russie le commerce des meubles, si on voulait lui avancer pendant quelque temps de l'argent sans intérêt, expliquait dans un *Mémoire*, ayant le même but :

« C'est au luxe des ameublements que le goût de la Cour et des Russes aisés s'est tourné depuis que les habits et les étoffes riches ont été prohibés. »

Il demandait que les meubles et les soieries fussent exemptés de droit à la sortie de France, au lieu de payer comme ils faisaient 7 o/o de leur valeur. (2)

Dans un autre écrit qui émane assurément de lui *(Mémoire sur les avantages d'un commerce direct entre la France et la Russie)*, ce même marchand écrivait que le luxe commençait même à s'étendre en Russie jusqu'à la seconde classe de la nation. Or, tandis que la première classe n'aurait su se passer de nos étoffes et de nos meubles, la seconde tirait d'Angleterre une partie des meubles et des étoffes de laine dont elle avait besoin :

« Ces meubles, précisait-il, sont des tables, des armoires, des bureaux, etc. Ils sont de bois de mahoni qui résiste à la chaleur des poëles et aux vicissitudes de sécheresse et d'humidité de ce climat : mais ils sont sans grâce et n'ont d'autre avantage que celui de leur solidité. Les formes séduisantes que nos ébénistes savent donner à leurs ouvrages obtiendront bientôt la préférence s'ils employent pour cette seconde classe de la nation russe, des bois solides, comme le noyer, le chêne, etc. Un négociant qui s'attacherait à cette branche de commerce ferait certainement l'avantage de la nation et le sien propre (3). »

Abandonné à ses seules forces, Raimbert essaya, autant qu'il le put, d'organiser le commerce des meubles français. Une saisie, pratiquée chez lui sous prétexte de contrebande, nous montre comment se faisait ce commerce en 1769 et va nous fournir quelques noms d'acheteurs.

Les commis de Raimbert ayant vendu au comptant à un boutiquier russe quelques pendules « de bois d'Hollande » et quelques douzaines d'assiettes, le négociant français vit, sur une dénonciation, ses magasins envahis par une soixantaine de personnes. On scella les portes et les magasins furent gardés à ses frais, nuit et jour. On « cacheta en outre, chez lui, des bronzes dorés et quelques meubles de Paris... dont on prit note, mais dont on lui refusa copie. » L'impératrice envoya à la Commission du Commerce la requête que Raimbert lui présenta pendant les vacances des tribunaux, mais fit prendre « les pendules, les bras et autres articles en bronze doré, ainsi que les étoffes pour tapisseries qui lui avaient été commises par la Cour, et les fit payer. » La vente des objets saisis fut annoncée dans la *Gazette de Pétersbourg* « avec une pompe scandaleuse, capable

(1) Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 82, f° 30.
(2) Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, 82, f° 12.
(3) Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie. Mémoires et documents*, t. 7. f°. 207.

de détruire le dernier crédit de Raimbert», et néanmoins, huit mois après, le Sénat, à la décision de qui l'affaire avait été soumise, n'avait encore rien jugé[1].

Le roi, qui se fit rendre le détail de l'incident, ordonna de soutenir Raimbert auprès du comte Panine, et le chancelier le soutint volontiers, ayant une opinion très avantageuse de la probité du négociant français. Les meubles saisis chez Raimbert n'y étaient en réalité qu'en commission ; ils appartenaient à un négociant de Rouen nommé Louis Palyart. Le Rouennais, dès qu'il connut la saisie, réclama la distinction des biens et établit que ses meubles, envoyés à Pétersbourg en 1768 sur un navire français, avaient acquitté les droits de douane; des petites sommes avaient été payées à leur arrivée à un ébéniste de Pétersbourg pour de menues réparations, raccommodages de marbres, réfection de clés, etc. Voici l'*État de la vente*, faite à Pétersbourg par un nommé Gautier :

Une pendule au comptant	102 roubles.
Une chiffonnière au comte Strogonof	40 —
Une table à la Pompadour, à la comtesse Golovine	45 —
Une table à M. Balek	45 —
Aux demoiselles Razoumoffsky 340 roubles :	
Une chiffonnière	30 —
Une toilette	50 —
Un bureau en bois roze à fleurs	110 —
Un bureau point de Hongrie	110 —
Une chiffonnière	40 —
Ensemble	572 roubles.

État des meubles invendus comme suit :

Un bureau à écrire en bois roze et voilles *(sic)* garni de ses fontes.
Un bureau à cilindre en bois roze garni et doré d'or moulu.
Deux chiffonnières en bois roze et fleurs.
Un secrétaire en bois roze et viollet de... pieds 1/2, en commode par le bas, garni.
Une commode en bois roze de 4 pieds.
Une commode de 3 pieds 1/2.
Deux coins en bois roze.
Une commode de 4 pieds 1/2 } garnis de leurs fontes, dorés d'or moulu.
Deux coins . . . . }
Une table à fleurs en bois roze.
Un secrétaire en bois de noyer à cilindre.
Un trictrac avec les dames, cornets et dez.
Les marbres nécessaires pour les susdits meubles (2).

Voilà donc précisée la nature des meubles que Raimbert vendait à sa clientèle : c'était, d'après leur description, de beaux meubles, tout à fait à la mode du jour, et les personnes qui les lui achetaient appartenaient à la Cour, à l'exemple de la Souveraine récalcitrante.

L'impératrice qui, par principes, boudait le goût français, ne pouvait pas, en effet, tenir elle-même ses résolutions prohibitives. Un exemple typique en est que l'hôtel de Vorontzov, si bien meublé à la française, se trouvant à vendre, elle s'empressa de l'acheter : il lui était nécessaire pour loger les hôtes souverains qui la venaient visiter et les princesses, mères des fiancées de son fils. Elle paya cet hôtel, avec les meubles, 217.000 roubles[3]. Catherine continua au reste aux orfèvres de Paris pendant son règne les commandes d'argenterie qu'Élisabeth avait somptueusement données aux Rœttiers et aux Germain et dont on trouvera le détail dans le troisième

(1) Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 88 (pas folioté).
(2) Affaires étrangères, Paris. *Corresp. Russie*, t. 90, f° 138.
(3) L'hôtel existe encore aujourd'hui : c'est actuellement le Corps des Pages.

volume de cet ouvrage. Il ne tint même qu'à un mouvement d'humeur de sa part qu'elle n'eût pas, au moment de son avènement, un appartement décoré d'après un modèle français; la maquette, demandée par Betski à Caylus, fut exécutée; mais Caylus, ayant pris les ordres du ministre russe pour satisfaire les artistes, après que M[me] de Golitsyne eut décliné de s'engager à ce sujet, le difficultueux Betski vit là, mal à propos, un outrage pour sa souveraine et pour lui. Il montra la lettre de Caylus à l'impératrice, qui, furieuse, donna l'ordre de payer les artistes et de briser le modèle[1].

On verra par la suite de ce travail combien Catherine II, dans sa malveillance pour le goût français, fut mal suivie par sa Cour et par ses sujets.

(1) Id. id., t. 77, 16 avril 1765. — Le nom seul de Caylus mêlé à cette commande peut indiquer la tendance vers les styles antiques qu'avait Catherine II dès ce temps-là, et qui fut marquée tout au long de son règne, comme elle fut déclarée et bien connue à la fin. Cette tendance nous rend sceptique sur la tradition, recueillie jadis par A. de Champeaux et E. Molinier, selon laquelle le charmant bureau de Dubois, conservé à la galerie Wallace, et son cartonnier, auraient été destinés par Louis XV à la grande tsarine. Outre que nous n'avons trouvé aux Archives du Ministère des Affaires étrangères aucune trace de ce projet, nous ne voyons pas à quel moment de son règne et à quel propos Louis XV aurait pu le concevoir. Il y a dans cette tradition, que nous ne voyons basée sur rien de précis chez les deux auteurs qui la rapportent, quelque chose qui nous échappe.

PLANCHE I

GRANDE ARMOIRE EN MARQUETERIE
DE BOIS DE COULEURS, DE CUIVRE ET D'ÉTAIN SUR ÉCAILLE

Atelier d'ANDRÉ-CHARLES BOULLE

RÈGNE DE LOUIS XIV

L'armoire d'André-Charles Boulle, conservée au Musée du Louvre, est presque identique à celle-ci. On sait qu'avant de fabriquer les meubles décorés d'incrustations d'écaille, de cuivre et d'étain, auxquels son nom s'est attaché, André-Charles Boulle exécuta des panneaux de marqueterie de bois de couleurs, dont il ornait son ébénisterie. C'est un très bel échantillon de ce genre de travail, d'ailleurs associé à celui auquel il accorda sa préférence dans la suite, que l'on a sous les yeux. Les deux vases garnis de fleurs des panneaux principaux ont plus d'importance que ceux du Louvre et les fleurs en sont différentes. L'armoire de Saint-Pétersbourg porte sur des pieds que l'armoire du Louvre n'a pas. Il y a, en outre, dans celle de Russie une frise à oves sous les mutules de la corniche, frise qui n'existe pas dans l'armoire du Louvre. Plus étroitement symétrique en tout que l'armoire du Musée Stieglitz, l'armoire du Louvre a de fausses entrées de serrure, marquées sur les rosaces de bronze du vantail de gauche, comme il y en a sur celui de droite. De fausses entrées de serrure existent, à Paris sur les ornements de l'entablement comme il y en a dans l'armoire de Russie, mais ces ornements à mascarons et à coquilles alternent différemment. L'armoire du Musée Stieglitz a été achetée à Paris en 1872.

Elle mesure $2^{m}05$ en hauteur, $1^{m}59$ en largeur et $0^{m}59$ en profondeur.

Musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg.



GRANDE ARMOIRE
Atelier d'André-Charles Boulle
Musée Stieglitz

PLANCHE II

BUREAU EN MARQUETERIE D'ÉCAILLE SUR FOND DE CUIVRE

Attribué à ANDRÉ-CHARLES BOULLE

RÈGNE DE LOUIS XIV

Ce bureau, assez archaïque de forme, semble bien provenir d'André-Charles Boulle à qui on l'attribue. Sa disposition générale rappelle le petit bureau de Fontainebleau, conservé dans la chambre de Mme de Maintenon, lequel est d'ailleurs plus coquet et plus raffiné dans les détails et celui de M. Bernard Franck qui figurait à l'exposition retrospective de 1900. Comme ce meuble, le bureau publié ici porte sur un double assemblage de quatre pieds réunis par une entrejambe. Il compte six tiroirs superposés deux à deux, tandis que dans le bureau de Fontainebleau les tiroirs latéraux sont superposés trois par trois. Ici, la tablette repose sur quatre gaines à mascarons, tandis qu'il n'y a aucune sculpture dans le meuble de Fontainebleau; nous voyons en outre ici des mascarons au point de naissance des pieds de devant. Bien qu'assagis, « français » de style, ces ornements permettent de se rappeler que Domenico Cucci fondait et ciselait des figures pour les meubles de Boulle. Les dimensions de ce bureau font ressouvenir encore du grand bureau de cinq pieds que Boulle avait fait pour Samuel Bernard; le bureau de M. le prince Bélosselski-Bélozerski — auquel la fragilité des incrustations de Boulle et la rigueur du climat de Saint-Pétersbourg occasionnèrent jadis un assez grand nombre de voyages de réparations à Paris, — mesure en effet 1^{m}50 de longueur; sa hauteur est de 0^{m}84 et sa largeur de 0^{m}85.

Appartient à M. le Prince Bélosselski-Bélozerski.



BUREAU
Attribué à André-Charles Boulle
Appartient à M. le Prince Bélosselski-Bélozerski, St Pétersbourg

Planche III

CONSOLE EN BOIS DORÉ

FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV

La rareté des meubles de l'époque de Louis XIV en Russie est un fait en somme assez curieux, et bien notoire, auquel le Musée Stieglitz s'est efforcé de remédier de son mieux. On a pu voir déjà qu'il y a parfois fort convenablement réussi et cette planche le démontrera encore. Cette console d'un beau style, sans aucune surcharge, offre une logique de construction et une clarté de composition tout à fait remarquables. On peut admirer les pieds à balustre que réunit une entrejambe si bien dessinée et si sobrement sculptée. En général on peut préférer dans ce meuble ce qui est "ornements" proprement dits à ce qui est plus particulièrement "sculpture". Les têtes des mascarons sont un peu vagues et d'expression banale. Le quadrillé de la ceinture, au contraire, les rinceaux qui le prolongent, le quart de rond qui le soutient, les palmettes qui s'inscrivent au milieu, et même les acanthes du cul-de-lampe sont des choses belles.

Cette console a $0^{m}84$ de hauteur, $1^{m}36$ de longueur et $0^{m}56$ de largeur.

Musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg.



CONSOLE EN BOIS DORÉ

Fin du règne de Louis XIV

Musée Stieglitz, St Pétersbourg

PLANCHE IV

CABINET EN MARQUETERIE DE CUIVRE ET D'ÉCAILLE

Style d'ANDRÉ-CHARLES BOULLE

RÈGNE DE LOUIS XIV

Il serait téméraire de prétendre que ce meuble brillant soit arrivé jusqu'à nous sans modifications. Le corps de ce cabinet portait anciennement sur une console qui a disparu et a été remplacée ultérieurement, peut-être assez tard, par cette base étroite à trois tiroirs que supportent des pieds rectangulaires. Les arabesques et les bronzes de la partie inférieure n'approchent en rien de l'élégance exquise, de la pureté de style, et de la finesse de celles et de ceux de la partie principale du meuble. La division tripartite de la composition, amenant un étrécissement assez grand du vantail central, n'est pas absolument rare dans les œuvres de Boulle ; il faut remarquer que dans le célèbre panneau de marqueterie de bois où l'on veut voir le portrait d'André-Charles Boulle, on aperçoit au fond de l'atelier du maître, un cabinet qui offre le même gabarit que celui que nous présentons.

Ce meuble, dans sa forme actuelle, mesure 1m78 de haut sur 1m44 de large.

Appartient à M. le Comte A.-D. Chérémétiév, à Saint-Pétersbourg.



CABINET

Style d'André-Charles Boulle

Appartient à M. le Comte A.D. Chérémétiev, St Pétersbourg

Planche V

ENCOIGNURE A GRADINS
EN VERNIS FAÇON DE LA CHINE, ORNÉE DE BRONZES DORÉS

FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV

Les premiers essais de nos vernisseurs pour imiter le laque de Chine ayant presque entièrement disparu, il faut attacher beaucoup de prix aux spécimens qui en subsistent; tel paraît être le meuble que l'on a sous les yeux. La fiche d'inventaire qui le concerne l'étiquette: vernis martin. L'appellation générique est juste, mais, à prendre les choses strictement, nous croyons qu'il y a anticipation. Robert Martin, créateur du renom de sa famille et qui eut le titre de vernisseur du Roi en 1733, ne naquit qu'en 1706. Il eut donc été très jeune lors de la fabrication de ce meuble qui, par son aspect général, remonte à 1715 environ. En cherchant parmi les noms de vernisseurs que donne le *Livre Commode* de 1692, il apparaîtrait, du seul point de vue chronologique, que ce meuble peut ressortir ou de la fabrique de Le Roy — de qui on ignore d'ailleurs la date de décès — ou de celle des trois Langlois, père et fils, qui tous «imitent et raccommodent à la perfection les meubles de la Chine». Mais peut-être, en raison de sa date, faut-il voir dans ce curieux cabinet un échantillon de ce vernis des Gobelins que fabriquèrent à dater de 1716 (année de leurs lettres patentes) l'inventeur liégeois Dagly et son associé Pierre de Neumaison.

Nous examinerons, au moins de façon extérieure, cette possibilité à propos de la planche suivante.

Musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg.



ENCOIGNURE À GRADINS
du vernis façon de la Chine
Fin du règne de Louis XIV
Musée Stieglitz

Planche VI

ENCOIGNURE A GRADINS

EN VERNIS FAÇON DE LA CHINE, ORNÉE DE BRONZES DORÉS

(Détail)

FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV

Les panneaux encadrés qui forment les vantaux de cette encoignure sont de petites dimensions, rappelant les compartiments de boiseries peintes qui furent en vogue au XVIIe siècle. Sauf tels pétales de fleur et telles feuilles où la façon de dessiner chinoise ou japonaise est nettement imitée, le style des fleurs et des oiseaux qui décorent ces compartiments est autant la mode française que celle d'Extrême-Orient. Dans les compartiments qui décorent les gradins, l'art oriental est mieux copié; on y reconnaît les dragons de Chine. Si ce meuble était un produit de Neumaison, ce qui n'est pas invraisemblable, il faut avouer que les qualités principales qu'il vantait dans son vernis, d'être «ployable» et «tenace», sont de celles que l'insulte du temps a un peu contrariées : de longues fentes laissent voir l'encollage sur lequel les dessins ont été pratiqués.

Les palmettes et les fleurons des bordures qui encadrent les panneaux de laque sont du pur style «Régence». Les ornements des montants correspondent assez à ceux que l'on voit chez Cressent. S'ils ne semblent pas d'un bronze bien reluisant, c'est que l'on est habitué aux fontes de choix des ébénistes, et que les vernisseurs un peu confondus avec les carrossiers, employaient sans doute les fontes de ce corps d'état. Il va sans dire que les ornements de bronze qui décorent les pieds de notre encoignure sont d'une époque postérieure à elle. Ajoutés, sans doute, pour l'enrichir, ils la déparent singulièrement. Ce meuble a été donné au Musée Stieglitz par M. Von Zurmulen.

La partie inférieure de l'encoignure mesure $0^{m}90$ de haut sur $0^{m}80$ de large; profondeur, $0^{m}50$. Partie supérieure : $0^{m}85$ de haut; $0^{m}51$ de large et $0^{m}46$ de profondeur.

Musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg.



ENCOIGNURE À GRADINS
(Détail)
Fin du règne de Louis XIV
Musée Stieglitz

Planche VII

CONSOLE EN NOYER SCULPTÉ

ÉCOLE PROVENÇALE

DÉBUT DU RÈGNE DE LOUIS XV

Malgré l'exubérance de certaines parties et l'expression italianisante du masque et des têtes de lions que l'on y voit, cette console a pu prendre place dans notre recueil. Sa décoration offre beaucoup d'analogie avec celle de certains panneaux en bois sculpté et de certaines portes qui se trouvent à Aix-en-Provence ou qui en proviennent. Nous signalerons notamment les armoires de la Bibliothèque Méjanes à Aix et la porte de l'Hôtel d'Arlatan, actuellement conservée au Musée de Lyon. Le lecteur verra de bonnes reproductions de ces monuments dans l'ouvrage de M. Léon Deshairs : *Aix-en-Provence, Architecture et Décoration aux XVIIe et XVIIIe siècles,* planche 20 et 62. L'enroulement des rinceaux, le caractère des têtes animales est le même. C'est le style que pratiquaient les artistes méridionaux comme Roubo et, sans doute aussi, les Caravaque, menuisiers marseillais apparentés au Puget. Le pied de la console avec ses crosses végétales, son quadrillé — qui se trouve aussi à la ceinture du meuble, — son carquois, sa torche et sa palmette, est d'un style plus rassis, qui plaide en faveur de l'origine française de ce meuble.

Hauteur $0^{m}84$; longueur $1^{m}36$; largeur $0^{m}56$.

Musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg.



CONSOLE EN NOYER SCULPTÉ
Ecole provençale. Début du règne de Louis XV.
Musée Stieglitz

PLANCHE VIII

COMMODE EN MARQUETERIE, ORNÉE DE BRONZES DORÉS

ÉPOQUE DE LA RÉGENCE

Encore rigide de forme, ou du moins rectangulaire de silhouette, cette commode d'une belle ébénisterie tranquille, demeure orientée vers le style Louis XIV; mais l'esprit nouveau est nettement marqué dans les bronzes, ceux des chutes surtout. Les courbes et les contre-courbes apparaissent dans le motif principal sous l'angle de la tablette. La rocaille s'y indique à peine pour souligner le fleuron central; elle se voit aussi, encore plus modeste, dans la fausse entrée de serrure placée sur la partie dormante entre les deux tiroirs du haut. Ce qu'il y a également de remarquable dans cette commode, c'est la prédominance des formes végétales dans la décoration; ces branches d'arbres relevées en bosse pour servir de mains aux tiroirs et ponctuées d'une coquille légère, les belles feuilles ornementales des chutes, le motif arborescent qui se dresse au milieu du tiroir du bas, sont d'une verve singulière et très attrayante. Le dragon du cul-de-lampe rappelle ceux que Nicolas Pineau contournait avec délices à cette époque-là et ceux qui figurent dans la célèbre commode de Cressent, une des gloires de la collection Richard Wallace à Londres. *(La Collection Wallace* par Emile Molinier pl. 14). Le quart de rond de la tablette est d'un bon style de transition.

Hauteur $0^{m}87$; largeur $1^{m}54$; profondeur $0^{m}66$.

Appartient à Mme la Comtesse E. Chouvalov, à Saint-Pétersbourg.



COMMODE EN MARQUETERIE

Epoque de la Régence. Style de Ch. Cressent

Appartient à Mme la Comtesse E. Chouvalov. St Pétersbourg

PLANCHE IX

FAUTEUIL EN BOIS SCULPTÉ
RECOUVERT DE TAPISSERIE DE BEAUVAIS

ÉPOQUE DE LA RÉGENCE

Ce splendide fauteuil est un des six qui existent chez le prince F. Ioussoupov à Saint-Pétersbourg. Tous sont recouverts de tapisseries à sujets de fables, décoration que le succès des ameublements dessinés par Oudry et exécutés sous sa direction à la manufacture de Beauvais répandit extrêmement. La fable figurée sur le fauteuil que nous reproduisons est *l'Aigle et l'Escarbot*, l'artiste y a scrupuleusement suivi le texte de La Fontaine. Il n'est pas besoin d'insister sur la beauté du double encadrement du sujet, sur celle de la guirlande de fleurs qui accompagne l'encadrement central, ni sur le motif en coquille qui le couronne, très proche de celui que l'on trouve dans les arabesques de Watteau. Le bois de ces fauteuils est d'une fermeté de lignes et d'une robustesse tout à fait imposantes. Tandis que le dossier reste droit, les supports des bras et les pieds ont accepté la courbure Louis XV. Il faut remarquer la hardiesse de la ceinture, évidée au suprême degré, les arabesques de courbes contrariées qui la décorent, le motif en coquille de la partie centrale et le motif en écusson de la naissance des pieds, accompagné de feuillages frisés et de rocailles crêtées.

Hauteur $1^{m}04$; largeur $0^{m}72$; profondeur $0^{m}65$.

Appartient à M. le Prince F.-F. Ioussoupov, à Saint-Pétersbourg.



FAUTEUIL EN BOIS SCULPTÉ

Époque de la Régence

Appartient à M. le Prince F. F. Ioussoupov. St Pétersbourg.

Planche X

COMMODE EN MARQUETERIE, ORNÉE DE BRONZES DORÉS

COMMENCEMENT DU RÈGNE DE LOUIS XV

Cette ample commode à trois tiroirs rappelle encore par ses formes lourdes le mobilier de Boulle. Mais l'emploi du bois de placage est d'une technique que Charles-André Boulle semble avoir négligée. Elle relève bien plus, cette technique, du faire de Charles Cressent, et, soit dit en passant, — sans oser en tirer d'autre conclusion, — le galbe de cette commode « quarrée » (comme s'expriment les catalogues de vente de Cressent), rappelle fort celui du coffre ou « caisson » sur lequel est placé le cartonnier en bois d'amaranthe déposé au Ministère des Affaires étrangères à Paris et que Molinier *(Le Mobilier au xviie et au xviiie siècle,* p. 110) attribuait à Cressent. Les bronzes ajourés qui décorent ce coffre — d'une «ornementation légère», ou «lestement traités», ce sont toujours les termes de Cressent que nous employons, — ne sont pas sans analogie avec ceux d'une symétrie si harmonieuse qui ornent les chutes et les mains des tiroirs de notre commode. Les entrées de serrure et le « rinceau » du bas du tablier sont, par contre, d'un balancement asymétrique tout à fait Louis XV. Un pareil mélange s'observe, de même, dans le cartonnier dont nous parlions. La commode reproduite ici fait partie, très vraisemblablement, avec les meubles que nous examinerons ci-après et dont nous trouverons, semble-t-il, le fournisseur, des premiers meubles introduits à Oranienbaum par Menchikov. Ce meuble-ci ne dut pas offusquer le goût russe, habitué, à ce moment-là, aux grandes armoires hollandaises.

Hauteur $0^{m}86$; longueur $1^{m}28$; largeur $0^{m}60$.

Palais chinois, à Oranienbaum.



COMMODE EN BOIS DE PLACAGE

Commencement du règne de Louis XV

Palais Chinois à Oranienbaum

Planche XI

ÉCRAN EN BOIS DORÉ

ÉPOQUE DE LA RÉGENCE

RECOUVERT DE TAPISSERIE DE BEAUVAIS, ÉPOQUE LOUIS XV

Les formes de cet écran à pied, si parfaitement lisibles, parlent d'elles-mêmes: il appartient à ces temps où les rondeurs l'emportent sur les angles; la symétrie est rigoureuse, les aplombs sont la sagesse même, et la plénitude de l'ensemble est admirable. Les courbes s'appuient paisiblement aux contre-courbes et les rocailles sont modérées. Les critiques qui admettent que le style Régence n'est qu'un «Louis XV régulier», ne sauraient invoquer à l'appui de leur opinion un exemple plus probant.

Cet écran, dont la feuille originale fut remplacée par celle que nous voyons, mesure 1 ^{m} 22 de haut sur 0 ^{m} 75 de large.

Musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg.



ÉCRAN EN BOIS DORÉ
Epoque de la Régence
Recouvert de tapisserie de Beauvais, époque Louis XV.
Musée Stieglitz

Planche XII

COMMODE EN MARQUETERIE DE BOIS DE COULEURS ORNÉE DE BRONZES DORÉS

PREMIÈRE MOITIÉ DU RÈGNE DE LOUIS XV

Ayant quelque chose encore de la rigidité de formes que nous signalions dans la commode de la planche VIII, et décorée elle aussi de bronzes où le thème végétal domine, cette commode dénote une tendance plus accentuée vers l'affranchissement du style qui prévalait sous Louis XIV et vers la fantaisie. Les formes s'incurvent et se renflent de partout; la rocaille est maintenant tout à fait avouée, étalée; elle forme un motif prépondérant dans cet encadrement original, rappelant les courbes qui accompagnent les tiroirs latéraux des grands bureaux de l'époque, qui se trouve ici vers le milieu du tiroir du bas. Au-dessus, sur la partie dormante entre les deux petits tiroirs du haut, la pagode placée sur une rocaille fleurie est aussi caractéristique.

Elle atteste la force de ce «goût chinois» qui envahit le mobilier français après Louis XIV et qui en modifia les formes et l'esprit. Les baguettes de cuivre qui soulignent le pourtour des tiroirs sont une survivance des meubles de Boulle; elles étaient peut-être utiles ici pour empêcher le placage de s'écailler; elles figurent fort souvent sur les meubles français de cette époque qui se trouvent en Russie et les font suspecter tout d'abord, peut-être à tort, par les connaisseurs. Un autre exemplaire de la commode que nous publions existe à Paris, chez Mme Francis de Croisset.

Hauteur $0^{m}83$; longueur $1^{m}18$; largeur $0^{m}92$.

Appartient à M. P.-P. Dournovo, à Saint-Pétersbourg.



COMMODE EN MARQUETERIE

Première moitié du règne de Louis XV

appartient à M. P. P. Dournovo, St Pétersbourg

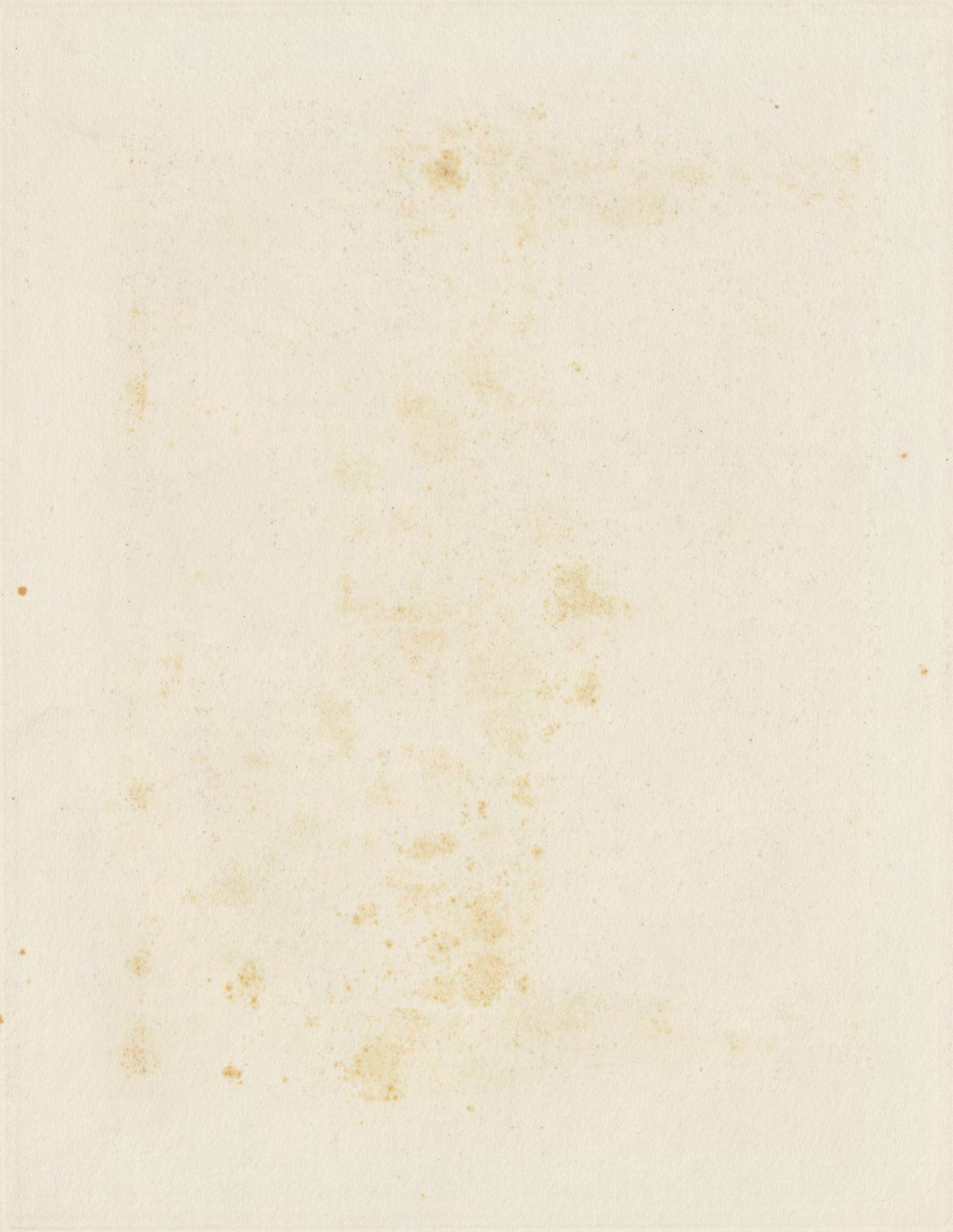


Planche XIII

PETIT BUREAU EN MARQUETERIE, DÉCORÉ DE BRONZES DORÉS

DÉBUT DU RÈGNE DE LOUIS XV

Ce délicieux petit bureau d'une si jolie fantaisie fait partie des meubles choisis, du premier tiers du xviiie siècle, qui paraissent avoir été introduits à Oranienbaum par Menchikov. On songe involontairement qu'il a pu appartenir — cela n'aurait rien d'impossible — à la romanesque fiancée de Pierre II. Les formes de ce meuble rappellent un peu deux petits bureaux, de date postérieure; l'un est au musée Wallace (planche 18 de l'ouvrage consacré à cette collection par Emile Molinier) et l'autre servit aux filles de Louis XV. La rocaille que l'on voit ici entre les trois tiroirs, décorés de marqueterie en bois de bout, sur fond satiné, est acérée, déchiquetée, à «miroirs» allongés. Le meuble se contourne, mais on n'en est pas encore au «tarabiscotage» vers lequel cependant on sent bien que l'on marche. Est-il rien d'un plus gentil caprice que les volutes et les acanthes relevées qui forment l'encadrement des tiroirs latéraux et leur servent de poignée? Les bronzes qui bordent et soulignent tous les profils arqués de l'ébénisterie sont du travail et du goût le plus charmants. Tous les bronzes ont cette maigreur déliée qui accompagne les débuts d'un style, maigreur que le style rocaille aura entièrement perdue vers 1750 au moment de son triomphe.

Hauteur 0^{m} 77; longueur 1^{m} 16; largeur 0^{m} 65.

Palais Chinois, à Oranienbaum.



PETIT BUREAU EN MARQUETERIE
Début du règne de Louis XV
Palais Chinois, Oranienbaum

PLANCHE XIV

BIBLIOTHÈQUE EN BOIS SATINÉ

Attribuée à CHARLES CRESSENT

RÈGNE DE LOUIS XV

Ce meuble ne produit pas par lui-même une impression décisive, surtout quand on ne le voit qu'en photographie. Il faut lire l'article suivant du Catalogue de Vente de Cressent, en 1749, pour lui donner plus d'attention :

« PREMIÈREMENT. N° 1. *Deux grandes bibliothèques à trois portes cintrées par le haut, suivant le contour de la corniche (?) et suivant le bon goût, enrichies de pilastres ornés de bustes représentant les quatre parties du monde et les quatre saisons, chacune leur gaine avec leurs attributs, ce qui forme quatre pilastres à chaque bibliothèque. Les portes sont enrichies d'ornements convenables à leur composition, le tout de bronze, bien réparés et appliqués sur un bois satiné du plus beau, leur grandeur est de 6 (4?) pieds 9 pouces de large sur 8 pieds de haut. Ils ne sont qu'en couleur d'or, attendu la trop grande dépense; les personnes qui les auront pourront, en toute sûreté les faire dorer d'or moulu, les bronzes étant parfaitement réparés.* »

La description est exacte de tout point et la bibliothèque que nous reproduisons est celle des quatre saisons. Si l'on considère, d'autre part, que celle qui est décorée des quatre parties du monde existe aussi chez M. Dournovo; qu'on ne connaît nulle autre part les bibliothèques répondant à la description de Cressent; que les mesures que nous transcrivons ci-dessous correspondent suffisamment aux mesures qu'il donne; que les bronzes n'ont point reçu la couche d'or qui leur eût prêté leur lustre suprême, il faut convenir que l'attribution établie de ces bibliothèques à l'ébéniste du duc d'Orléans est fort défendable. Les bibliothèques fourniraient, au pis aller une image intéressante de meubles de Cressent, aujourd'hui disparus. Elles proviennent, si nos souvenirs, que nous ne pouvons vérifier actuellement, ne nous trompent pas, de la famille Kotchoubey. Il faut noter que les ornements de bronze des portes de ces bibliothèques sont de formes identiques à ceux des portes de l'armoire, en marqueterie de bois de rose, qui figura en 1894 à la vente Edgar de P. et qui est étiquetée par A. Molinier : *Style de Cressent.*

Longueur $2^{m}72$; hauteur $1^{m}64$; largeur $0^{m}42$.

Appartient à M. P.-P. Dournovo, à Saint-Pétersbourg.



BIBLIOTHÈQUE EN BOIS SATINÉ
attribuée à Ch. Cressent
appartient à M. P. P. Dournovo à St Pétersbourg

Planche XV

COMMODE EN BOIS SATINÉ, ORNÉE DE BRONZES DORÉS

Par CHARLES CRESSENT

RÈGNE DE LOUIS XV

Dans le Catalogue de la vente de Cressent en 1749, on lit :

« *N° 7. Deux commodes d'un contour extraordinaire à toutes celles qui se sont faites jusqu'à présent avec deux portes par les côtés, enrichies d'ornements en bronze. Il y a sur le devant deux enfants balançant un singe, le tout parfaitement sizelé* (sic); *d'or moulu, le marbre de Verret du plus beau, les deux tiroirs sont de hauteur.* »

C'est une de ces deux commodes qui est reproduite ici. L'autre appartenait, lorsque M. Emile Molinier écrivait son *Histoire générale des Arts appliqués à l'Industrie*, au baron Ferdinand de Rothschild, à Londres.

Hauteur $0^{m}89$; longueur $1^{m}45$ (ce qui correspond aux 4 pieds 6 pouces indiqués par Cressent); largeur $0^{m}62$.

Appartient à M. le Baron de Schlichting, à Paris.



COMMODE
par Charles Cressent
Appartient à M. le Baron Schlichting, à Paris

Planche XVI

COMMODE EN BOIS SATINÉ, ORNÉE DE BRONZES DORÉS

(Côté droit)

Par CHARLES CRESSENT

RÈGNE DE LOUIS XV

Comme on a pu l'observer déjà dans la planche précédente, on voit clairement ici quelle richesse d'ornementation est déployée dans les bronzes de ce meuble. Il est du type de ceux où Cressent s'est souvenu, et s'est abondamment souvenu (personne ne songera d'ailleurs à s'en plaindre), qu'il était sculpteur. Jamais rinceaux mieux gonflés de sève végétale ne se mêlèrent à des rocailles, ou ne s'enroulèrent, plus sinueux et plus ténus, aux baguettes d'on ne sait quelle architecture fantaisiste. La large feuille d'acanthe, à la nervure curieusement découpée, qui s'incurve à l'angle du meuble a une fraîcheur de vie incomparable; ce n'est pas en vain qu'elle semble sous la surveillance particulière du petit zéphyr joufflu qui tourne la tête vers elle. Si, comme le pensent certains auteurs, Cressent fut élève de Boulle, les têtes de zéphyrs qu'il a accollées aux flancs de cette commode sous la tablette, ne sont pas pour contredire à leur thèse. Mais comme il est déjà loin de son maître dans sa souplesse merveilleuse et dans ces chutes de tournesols et de roses que l'on voit naître à la base de l'acanthe!

Appartient à M. le Baron de Schlichting, à Paris.



COMMODE
par Charles Cressent
Appartient à M. le Baron Schlichting, à Paris

Planche XVII

CARTONNIER EN BOIS DE PLACAGE ORNÉ DE BRONZES DORÉS

STYLE DE CRESSENT

En vérité un aussi beau meuble, aux bronzes si souples, si élégants et si fins, n'évoque-t-il pas le nom de Cressent? L'harmonie de la composition, les courbes « larges et savantes » de la silhouette, la vigueur des bronzes, qui les étreint si parfaitement, l'armature noueuse des ressauts, les « baguettes » à enroulements de fleurs dorées, ce savoureux placage de bois satiné enfin, tout cela n'est-il pas digne du maître? En ce serre-papiers « à caisson », (terme de Cressent), éclate la gaieté caractéristique du XVIIIe siècle, cette joie que Molinier faisait avec raison remonter à Gillot. On ne serait pas autrement surpris, convenons-en, de voir gambader sur les enroulements végétaux du « cadre » de ce meuble, de ces petits singes, joueurs d'instruments, tels que ceux qui existent dans le meuble d'appui qui était autrefois à Bagatelle et que l'on attribuait communément à Cressent.

Au revers du cartonnier d'Oranienbaum est encore collée la vénérable étiquette imprimée du magasin d'où il sort. Il importe d'autant plus de la transcrire que cette « adresse » nous semble inconnue de tous les spécialistes, et nous supposons qu'elle donne la provenance de plusieurs des meubles d'Oranienbaum à la période où nous sommes. Ce marchand paraît une façon de prédécesseur des Hébert et des Lazare Duvaux :

« *Au Roy d'Espagne, rue de la Monnaie, près le Pont Neuf à Paris. Darnault, md. vend tout ce qu'il y a de plus beau et nouveau, sçavoir toute sorte de miroirs, glaces de cheminée, trumeaux et bordures, sculptées et dorées de toute grandeur. Toutes sortes de grilles, feux, le tout au plus juste prix de conscience, et des toilettes complètes en vernis de toute couleur.* »

A la fin de 1756, au moment de se rendre comme ambassadeur en Russie, le marquis de l'Hôpital commanda à Darnault pour 12,000 £ de « commodes, coins, glaces et lustres. » M. Henri Nocq nous signale obligeamment que le magasin de Darnault, existait encore en 1773. En 1767, François-Charles Darnault, marchand mercier, était commissaire du grand bureau des pauvres pour la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois.

Dimensions du cartonnier : Hauteur 1^m53; largeur 1^m03; profondeur 0^m40.

Palais chinois, à Oranienbaum.



CARTONNIER EN BOIS SATINÉ
Style de Cressent
Palais Chinois à Oranienbaum

Planche XVIII

BUREAU PLAT DÉCORÉ DE BRONZES DORÉS

DÉBUT DU RÈGNE DE LOUIS XV

Le cartonnier de la planche précédente accompagne, à Oranienbaum, le bureau plat publié ici. Les deux meubles, toutefois, aussi beaux et aussi bien assortis soient-ils, n'ont point été faits ensemble. Sont-ils du même faiseur? Il semble difficile, en vérité, qu'un même bronzier ait exécuté toutes les fontes des deux meubles; l'artiste paraîtrait, en ce cas, dans les chutes du bureau, bien inférieur à ce qu'il aurait été ailleurs. A première vue, il nous avait semblé même, avouons-le, avoir plutôt affaire, en ce meuble-ci, à un travail de Caffieri, qu'à un travail de Cressent. J. Caffieri, dans ses meubles, nous semble toujours un peu plus sec et, en quelque sorte, plus géométrique que Cressent. Ce n'est là, nous le voulons bien, qu'une impression et nous ne déciderons pas. L'encadrement des tiroirs latéraux est magnifique et les baguettes unies du reste de leur pourtour et de celui du meuble, sont dans le goût de Cressent. Au total, ce sont de très grands noms, on le voit que suggèrent l'examen du bureau et celui du serre-papiers. La tradition rapporte que ce bureau a appartenu à Catherine II, sans doute au temps où elle était grande-duchesse, et il est appelé à Oranienbaum, comme le dit M. A. Prakhov dans son *Album de l'Exposition rétrospective d'objets d'art à Saint-Pétersbourg, en 1904,* «la table de l'impératrice Catherine II».

Hauteur du bureau $0^{m}79$; longueur $1^{m}83$; largeur $0^{m}93$.

(Appartient à S. A. la Princesse de Saxe-Altenbourg)
Palais chinois, à Oranienbaum.



BUREAU PLAT

Début du Règne de Louis XV

Palais Chinois à Oranienbaum

Planche XIX

FAUTEUIL EN BOIS SCULPTÉ

RÈGNE DE LOUIS XV

RECOUVERT DE TAPISSERIE DE BEAUVAIS

RÈGNE DE LOUIS XVI

Admirons la probité solide, la robuste élégance de ce bois de fauteuil sculpté dans la masse. C'est l'œuvre d'un dessinateur dès longtemps habitué à la décoration. On ne peut, qu'après une longue pratique, disposer avec tant de maestria des ornements aussi sobres et aussi larges, festonnant au dos des courbes, appliqués en rocailles cannelées, ou s'accrochant et se décrochant en des volutes nerveuses pour finir en vrilles. L'écartement des pieds contournés fait pour les yeux une base inébranlable au siège et au dossier d'un balancement équilibré. La tapisserie, dans le style de Salembier, est montée sur châssis et s'assortit sans maigreur aux formes du bois, grâce à ses guirlandes de fleurs et à la draperie du haut du dossier.

Hauteur du fauteuil, $0^{m}98$; largeur $0^{m}68$; profondeur $0^{m}56$.

Appartient à M. P.-P. Dournovo, à Saint-Pétersbourg.



FAUTEUIL
Règne de Louix XV
Recouvert de tapisserie de Beauvais. Louis XVI
Appartient à M.P.P. Dournovo. St Pétersbourg

Planche XX

COMMODE EN BOIS DE ROSE DÉCORÉE DE BRONZES DORÉS

Attribuée à JACQUES CAFFIERI

RÈGNE DE LOUIS XV

Cette commode en marqueterie à fleurs ne porte aucune signature. Ce sont des raisons de style — indépendamment, bien entendu, des C couronnés qui poinçonnent les bronzes — qui la font attribuer à Jacques Caffieri. Comparée à la célèbre commode de la collection Wallace (E. Molinier, pl. 15) et à l'Horloge astronomique de Versailles, la commode reproduite ici a une allure moins cavalière, moins arquée, et des ornements plus sobres. On trouve dans les deux commodes une certaine ressemblance dans le parti pris de la décoration centrale formant médaillon, (ce médaillon rappelle, ici, les L. L. enlacés du chiffre royal), et surtout dans la façon dont les rinceaux courant sur la face du meuble se redressent et s'enroulent pour former les mains des tiroirs. Les rocailles de la commode de M. le baron de Schlichting sont très modérées et ont subi la discipline que leur imposa le style Louis XV. Comme on n'a pas la date de la commode de Londres, il est permis de penser que, suivant l'évolution de l'art de son temps, ainsi qu'en témoigne la boîte de l'Horloge de Versailles qui est de 1750-1753, le style de J. Caffieri s'était notablement « assagi » sur la fin de sa vie, en comparaison de ce qu'il avait été jadis. La commode qu'on lui attribue est, au surplus, un fort beau meuble faisant honneur à l'art français. Sa provenance n'est pas pour contredire à sa distinction ; elle provient des comtes de Brühl.

Hauteur $0^{m}85$; longueur $1^{m}25$; largeur $0^{m}65$.

Appartient à M. le Baron de Schlichting, à Paris.



COMMODE
Attribuée à J. Caffiéri
Règne de Louis XV.
Appartient à M. le Baron Schlichting, à Paris.

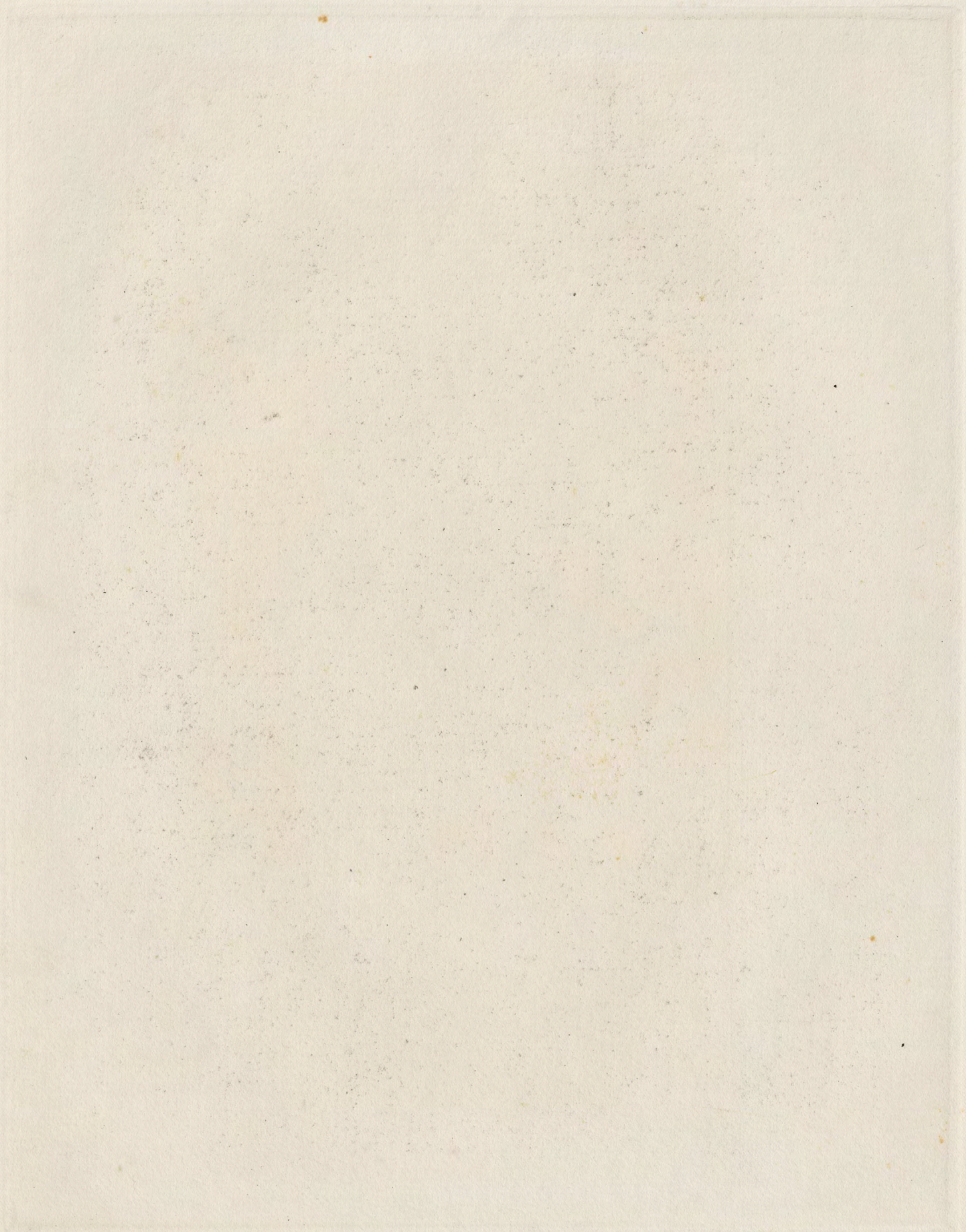


Planche XXI

ÉCRAN EN BOIS DORÉ

FEUILLE DE TAPISSERIE DE LA SAVONNERIE

PREMIÈRE MOITIÉ DU RÈGNE DE LOUIS XV

Le bois de cet écran est d'un dessin très dru, comme en est aussi l'exécution. Malgré l'abondance des ornements qui l'enrichissent, il conserve une allure «classique», tant ces ornements sont bien distribués. Les dragons, à tête de canard, qui cherchent à prendre leur vol hors des volutes des pieds sont de la composition la plus plaisante, et on peut la préférer, sans médire, à celle des oiseaux perchés sur les épaulettes du fronton. On peut la préférer aussi aux colombes se becquetant par dessus les rocailles de l'écusson central, bien qu'il y ait beaucoup de volatiles de ce poncif-là dans les monuments de l'époque. L'écusson du bas de l'écran est placé droit comme celui du haut, et, en général, le sculpteur de ce meuble reste fidèle à l'axe vertical des débuts du style Louis XV; il connaît cependant les charmes de l'axe oblique qu'il a mis en pratique dans les patins de l'écran et dans la moulure médiane des montants que traverse une flèche.

La feuille de la savonnerie, assez bien assortie à cet écran, n'a cependant pas été faite pour lui, — ou réciproquement.

Hauteur 1^{m}08; largeur 0^{m}78.

Musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg.



ÉCRAN EN BOIS SCULPTÉ

Première moitié du règne de Louis XV

Musée Stieglitz, St Pétersbourg.

Planche XXII

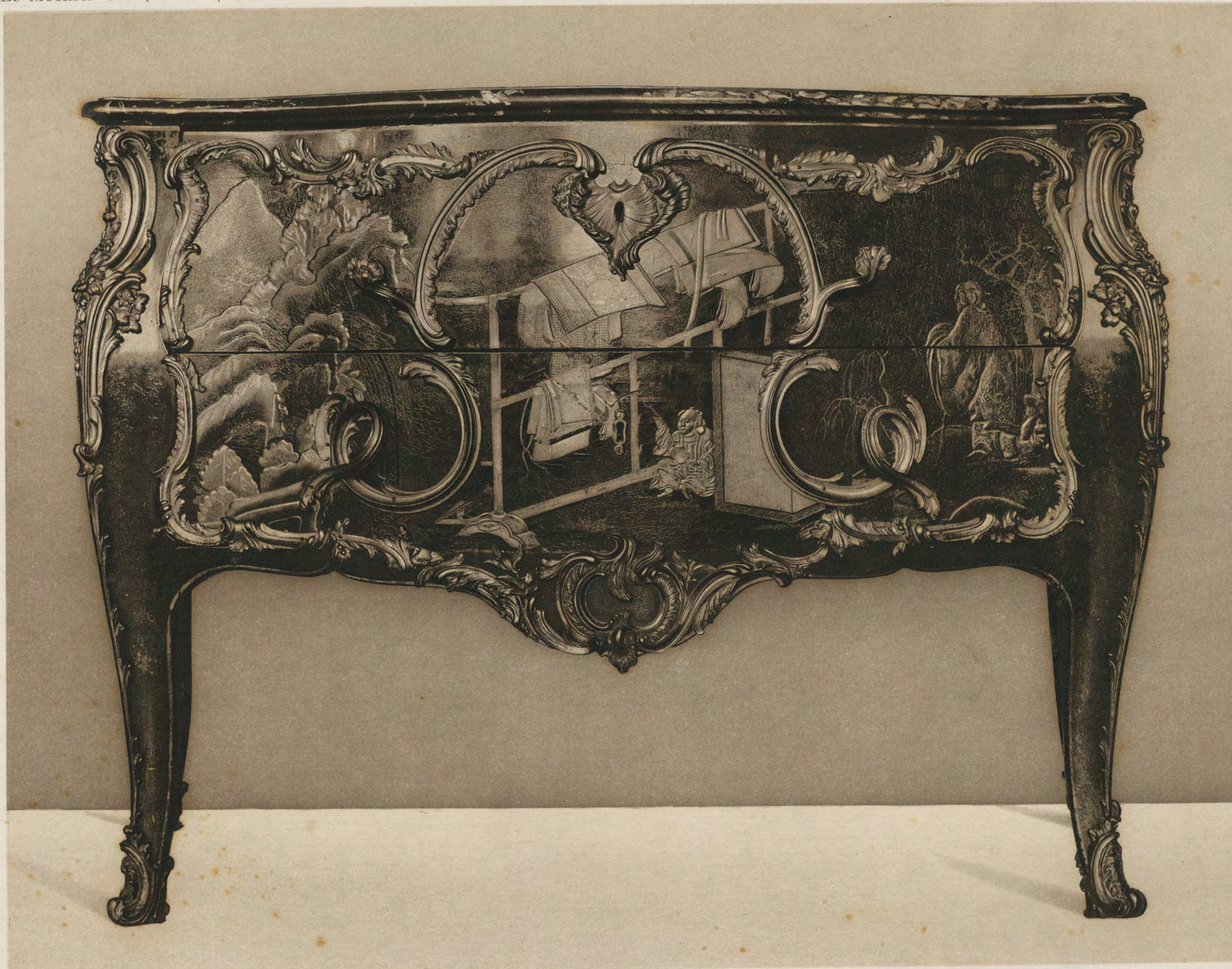
COMMODE EN LAQUE, DÉCORÉE DE BRONZES DORÉS

RÈGNE DE LOUIS XV

Le vernisseur auquel sont dus les panneaux de cette commode a certainement imité un laque de Chine — exactement un « lacq à pagodes », comme aurait écrit Lazare Duvaux — et ne s'est point inspiré du dessin d'un de nos peintres de chinoiseries. Les «pagodes» — c'est-à-dire les personnages — en sont trop typiques pour être nés sous le pinceau d'un Européen. Dans les trois cartouches que déterminent les bronzes, on voit une façon de philosophe ratiocinant sous des arbres d'hiver, un magot accroupi auprès de linges qui sèchent sur un tréteau, et, enfin, des montagnes à coupeaux superposés et aigus; le tout est peint en or sur fond noir. Dans la division de la façade en trois compartiments résultant des bronzes, dans le style et l'exécution de ces bronzes eux-mêmes, et dans les profils de l'ébénisterie, nous trouvons une ressemblance, qui est à signaler, avec une commode reproduite par E. Molinier dans son *Histoire générale des Arts appliqués à l'Industrie*; cette commode figura à la vente Josse. L'élancement des pieds est le même, les chutes, assez profondément incurvées sous la tablette, sont analogues, et c'est une même époque de la rocaille; notons encore les mêmes enroulements des bronzes pour former les mains du tiroir inférieur. La commode de la vente Josse portait l'estampille B. V. R. B. La très belle commode du Musée Stieglitz n'est nullement indigne de cette marque énigmatique, apposée sur des meubles si élégants du milieu du XVIIIe siècle.

Hauteur 0 m. 87; longueur 1^m 11; largeur 0^m 60.

Musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg.



COMMODE EN LAQUE
Règne de Louis XV
Musée Stieglitz . St Petersbourg

Planche XXIII

CANAPÉ EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ RECOUVERT DE VELOURS ROUGE

RÈGNE DE LOUIS XV

La forme contournée de ce canapé n'enlève rien à sa beauté harmonieuse. Le dossier arqué, coupé par de brusques épaulements, se réunit par des courbes mourantes aux faces latérales, si joliment cintrées et qui forment de longues joues. Les cannelures tordues des bras extrêmement hauts dévalent plaisamment vers la ceinture qui repose sur des pieds fort relevés. L'ornementation du bois est d'un style Louis XV très simple : fleurs épanouies dans des cartouches légèrement rocaille, accompagnées de courts rinceaux tracés dans les moulures. Le canapé est recouvert d'un velours rouge uni, bordé d'un galon doré, s'harmonisant avec la dorure du bois; il a conservé les trois coussins fortement rembourrés qui l'équipent si bien.

Longueur $2^{m}10$; hauteur du dossier $1^{m}34$; largeur $1^{m}02$.

Appartient à M. P.-P. Dournovo, à Saint-Pétersbourg.



CANAPÉ

Règne de Louis XV

appartient à M. P. P. Dournovo, St Pétersbourg

Planche XXIV

COMMODE EN MARQUETERIE DÉCORÉE DE BRONZES DORÉS

RÈGNE DE LOUIS XV

Des marqueteries à corbeilles de fleurs ou à bouquets, très comparables à la marqueterie qui orne cette commode, existent au milieu du XVIIIe siècle. Elles sont signées de Delorme, de Duhamel, ou se voient sur une commode anonyme de la collection Ch. Wertheimer, à Londres, reproduite par A. de Champeaux dans son livre *Le Meuble* (t. II. p. 161) et par E. Molinier dans *Le Mobilier royal.* Dans ce dernier meuble, dont les bronzes divisent la façade en trois compartiments, le galbe général est le même, et le profil du bas du tablier, à cul-de-lampe surbaissé, est aussi presque identique à celui de la présente commode. Il y a ressemblance encore dans le mouvement général du bronze, qui pourtoure les lignes extérieures des tiroirs, — étant tenu compte des différences qu'entraîne ici le manque de bronzes verticaux formant trois compartiments. — N'ayant plus ces bronzes à relever en bosse pour former les mains des tiroirs, le décorateur a remplacé ces mains dans notre modèle par les quatre poignées, agrémentées de petites rocailles symétriques, que l'on peut voir. Comme dans un certain nombre de commodes de ce moment-là, le tiroir inférieur ferme seul à clef et son ouverture entraîne le déplacement de tout le bas du tablier. En raison de la forme étroite des bronzes, de leur aspect enchevêtré et recroisé, en raison un peu aussi de l'aspect bombé donné aux tiroirs, si nous avions à attribuer ce meuble à quelqu'un, nous risquerions le nom de Duhamel, l'auteur de la boîte d'un des magnifiques régulateurs qui se trouvent au Musée des Arts et Métiers à Paris.

Hauteur $0^{m}89$; longueur $1^{m}50$; largeur $0^{m}68$.

Appartient à Mme la Comtesse E. Chouvalov, à Saint-Pétersbourg.



COMMODE EN MARQUETERIE
Regne de Louis XV
Appartient à Mme la Comtesse Chouvalov, St Petersbourg

Planche XXV

CHAISE LONGUE EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ RECOUVERTE DE SOIE DE LYON

RÈGNE DE LOUIS XV

Cette chaise longue est fort ressemblante à la chaise longue en trois parties ayant appartenu à Marie-Antoinette, et qui, de la collection Double, passa dans celle du comte Isaac de Camondo. L'inflexion des pieds est exactement la même, le mouvement de la ceinture aussi et les moulures ont les mêmes proportions. Il n'y a de différence, que dans le mouvement et la décoration des bouts. Au centre des trois ceintures il semble y avoir dans la chaise longue de la vente Double un cartouche fleuri, et dans la chaise de M. Dournovo il n'y a que des rocailles présentant deux aspects. Le « bout de pied » forme ici trois panneaux comme dans la chaise longue de Marie-Antoinette. Il est fort regrettable que le nom du sculpteur de ce dernier meuble soit inconnu; il nous aurait renseigné. La chaise longue que nous reproduisons est recouverte en soie de Lyon, décorée de grands oiseaux (faisan et canards), de bouquets de fleurs et de treillages sur fond crème, de même dessin qu'un lampas qui existe au palais de Pavlosk sur des meubles ayant appartenu à Marie Féodorovna et qui est de Philippe de Lasalle.

La chaise longue mesure $1^{m}96$ de long; $0^{m}65$ de haut; $0^{m}98$ à la tête, et $0^{m}78$ aux pieds.

Appartient à M. P.-P. Dournovo, à Saint-Pétersbourg.



CANAPÉ

Règne de Louis XV

Appartient à M.P.P. Dournovo, St Pétersbourg



